

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

I.S.S.N. 0758 - 8151



société d'Histoire Locale



nouvelle série n°16 1999



BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale fondée en 1924

Nouvelle série n° 16 - 1999

SOMMAIRE

TRAVAUX ET RECHERCHES

- * Sceaux : tissu urbain et société
Catherine Kourchid-Rhein p. 1
 - * Nouveau regard sur l'Amiral Tchitchagoff
Edmée Benoist de la Grandière p. 14
 - * La Sous-Préfecture de Sceaux devenue Hôtel de Ville
Jacqueline Combarnous p. 30
 - * Histoire des communautés religieuses à Sceaux
Anne-Marie Vallot p. 32
 - * Parc de Sceaux : parc historique ou parc grand public
Conférence de M. Viel p. 40
-

VISITES

- * Balzac au château de Saché
Claire Balland p. 49

IMAGES DU PASSE

- * Images du vieux Sceaux
Gabrielle Garapon p. 57
-

EPHEMERIDES

p. 58

VIE DE L'ASSOCIATION

- * Assemblée générale du 27 mars 1999
Thérèse Pila p. 60
- * In Memoriam p. 65



BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Revue annuelle

Directrice de publication : Thérèse Pila assistée de Jacqueline Combarnous
Françoise Petit et de Micheline Henry

Composition et mise en page : France Genty

Impression : Tirage Express, Bourg-la-Reine

Rédaction et diffusion : **Amis de Sceaux**
Bibliothèque Municipale
7 rue Honoré de Balzac
92330 SCEAUX

Le Bulletin est servi à tous les adhérents

cotisation 1999 : 100 F individuelle
140 F par couple
200 F Bienfaiteur

AMIS DE SCEAUX :

Membres d'honneur : *Renée Lemaître, Erwin Guldner †*

Présidente : *Thérèse Pila*

Vice-Présidents : *Françoise Petit, Micheline Henry*

Secrétaire générale : *Elisabeth Fabart*

Secrétaire générale adjointe : *Jacqueline Combarnous*

Trésorière : *Fabienne Corbière*

Membre du Conseil d'Administration :

Claire Balland, Jeannette Beaugrand, Edmée Benoist de la Grandière, Marie-Thérèse de Crécy, Françoise Flot, Gabrielle Garapon, Jean-Luc Gourdin, Martine Grigaut, Geneviève Lacour, René Legrand, Renée Lemaître, Madeleine Loubaton, Marianne de Meyenbourg, Germaine Pélegrin, Jane Quentin, Monique Saunois, Anne-Marie Vallot.

Permanence de l'Association :

Le samedi de 14h à 17h en dehors des périodes de vacances scolaires, Salle du Fonds local de la Bibliothèque municipale.

SCEAUX
TISSU URBAIN ET SOCIÉTÉ

Lors de l'Assemblée générale du 28 mars 1998, nous avons demandé à Catherine Kourchid-Rhein, géographe, directeur de recherches au C.N.R.S., de nous faire le commentaire historique et sociologique des photos aériennes présentées par la bibliothèque municipale à l'occasion de leur acquisition par les Services techniques de la ville, à l'I.G.N.

Le texte qui suit a été rédigé spécialement pour notre Bulletin par la conférencière, elle-même Membre des Amis de Sceaux.

L'exposition *Cent dessus de Sceaux*, constituée d'un fonds de photographies aériennes zénithales, donne à voir les principaux traits du tissu urbain et les différentes étapes de l'urbanisation de la ville de Sceaux entre 1926 et 1996. Mieux que des cartes topographiques, les photographies aériennes zénithales permettent de suivre les évolutions sociodémographiques et économiques des villes, telles que ces dernières s'inscrivent sur le territoire communal, par la construction de logements, d'équipements, d'infrastructures industrielles et commerciales, par le développement du réseau viaire.

Nous proposons quelques éléments d'analyse sur les processus d'urbanisation qui ont fait de Sceaux une commune *résidentielle*, dont la réputation dépasse de beaucoup l'importance de sa population, de ses emplois, enfin celle de son territoire.

Cette réputation repose sur trois éléments : le château et son parc, d'abord, la ligne de Sceaux, les deux lycées enfin. Ce sont aussi ces trois éléments qui ont contribué, chacun à

leur tour, chacun à leur manière, à faire de Sceaux une des communes les plus résidentielles de la proche banlieue de Paris. Le tissu urbain est peu dense, en effet, sans pour autant être exclusivement "pavillonnaire". Les ménages qui résident dans la commune relèvent des catégories les plus aisées, que leurs chefs soient actifs ou retraités : ses structures sociodémographiques sont très proches de celles des communes de Saint-Cloud, Bourg-la-Reine, Marne-la-Coquette, Vaucresson, Nogent-sur-Marne et Saint-Mandé.

L'évolution démographique de Sceaux a été d'une régularité exceptionnelle pour une commune de la banlieue proche de Paris, de 1876 à nos jours. L'examen des facteurs de cette croissance douce nous amènera à une analyse de l'évolution urbaine qu'a connue la ville entre 1850 et 1950, puis, dans une troisième partie à celle de l'évolution urbaine récente (1954-1999). C'est dans cette partie que nous reviendrons sur cette évolution contradictoire du parc de logements et de la population.

* * *

*

L'EVOLUTION DEMOGRAPHIQUE DE SCEAUX DE 1876 A 1990

Entre 1836 et 1954, Sceaux connaît une croissance démographique d'une lenteur et d'une régularité remarquables. La majorité des autres communes de l'ancien département de la Seine-banlieue ont en effet des courbes de croissance beaucoup plus tumultueuses. Dans des communes plus proches de Paris, voire limitrophes, telles Levallois, Colombes, Clichy-sur-Seine, Puteaux, Suresnes et Asnières, l'industrialisation induit une urbanisation rapide et une importante densification, dès la fin du XIX^{ème} siècle et pendant l'entre deux-guerres.

A Sceaux, rien de tel. En 1876, la population atteint 2 460 habitants. Elle est de 3 443 habitants en 1886, c'est-à-dire un an après l'inauguration du lycée Lakanal et peu avant l'ouverture de la nouvelle ligne de Sceaux, de 8 418 habitants au moment de l'ouverture du lycée Marie-Curie, de 10 600 habitants en 1954.

C'est entre 1954 et 1962 que se produit une véritable rupture dans le rythme d'évolution, et cette rupture reste d'ailleurs unique à ce jour dans l'histoire démographique de la commune. De 1954 à 1962, la population double en huit ans, alors qu'elle avait mis trente ans à le faire entre 1876 et 1906. De 1962 à 1968, la population augmente encore, mais de quelques centaines d'habitants seulement, pour n'atteindre que 19 913 habitants au recensement de 1968. Sceaux n'a toujours pas passé le seuil des 20 000 habitants, puisque la population est, en mars 1999, de 19 399 habitants. ⁽¹⁾

Or le parc de logements n'a cessé d'augmenter dans le même temps : il y a donc là un paradoxe apparent, que nous traiterons dans la troisième partie.

L'ÉVOLUTION URBAINE DE 1850 A 1950

En 1850, la commune de Sceaux est encore très peu urbanisée et ne fait pas partie de la banlieue de Paris, au sens fonctionnel du terme. C'est à cette période qu'est achevée la ceinture des fortifications dite "enceinte de Thiers", qui donne à la ville de Paris ses limites contemporaines. Cette œuvre est parachevée d'ailleurs par l'annexion de portions de communes ou de communes entières incluses dans les limites de cette enceinte en 1864. Faut-il le rappeler : à cette date, les arrondissements périphériques parisiens, du XII^e au XX^e, ne sont pas totalement urbanisés, loin s'en faut. Ils font encore fonction de banlieues et de faubourgs de Paris ⁽²⁾.

La population de la ville de Paris est alors en pleine croissance, tandis que la ville s'étend et s'industrialise. Sceaux ne participe pas encore à ces grands mouvements, parce que la commune est relativement éloignée de Paris et parce qu'elle est située à l'écart des grandes voies de communication, anciennes ou plus récentes, que sont les routes de Paris à Orléans et de Paris à Versailles, ainsi que les chemins de fer de Paris à

(1) Il s'agit des données certifiées.

(2) Une analyse complète est proposée in J. L.Cohen et A. Lortie, *Des fortifs au périph, Paris : les seuils de la ville*, Paris, Picard éditeur-Éditions du Pavillon de l'Arsenal, 1991.

Versailles et de Paris à Orléans ⁽³⁾. C'est l'une des raisons pour lesquelles J. R. Arnoux parvient à obtenir la concession de la ligne de Sceaux en 1844 ⁽⁴⁾. La première ligne part de la Barrière d'Enfer, c'est-à-dire de l'enceinte des Fermiers Généraux, et fait un angle droit à Bourg-la-Reine pour prendre ensuite un tracé comportant quatre virages en épingle à cheveux. Cette première ligne aboutit à l'embarcadère situé en face de l'église Saint-Jean-Baptiste, à côté de l'actuel jardin de la Ménagerie où était installé le bal de Sceaux. Son tracé perdure aujourd'hui dans le parcellaire et certaines des photos aériennes le révèlent. Les rues Arnoux, de la Marne et des Coudrais constituent l'ancien segment le plus rectiligne de cette voie, long de 1,4 kilomètres. Le premier virage en épingle à cheveux se situait à l'angle actuel des rues des Coudrais et de Fontenay, entre la rue des Coudrais et la rue Jean Mascré où était située la première station ; le tracé actuel suit, sur quelques centaines de mètres, le tracé initial. Mais il se poursuivait ensuite sur le sentier Lakanal et sur la rue Lakanal, pour amorcer le deuxième virage, situé à l'emplacement de l'École Polytechnique Féminine, rue Michel Voisin. Le troisième virage a donné une partie de son tracé à la rue du Lieutenant Jean Massé. Enfin le quatrième virage était pris au niveau de la rue de Seignelay, entre le boulevard Colbert et l'avenue du Président F. D. Roosevelt. Enfin, l'embarcadère était situé au sud du Jardin de la Ménagerie ; le bâtiment existe toujours, impasse du Marché.

A la fin du XIX^e siècle, l'industrie se développe hors de la ville de Paris, mais surtout au nord de l'ancien département de la Seine, en particulier à Saint-Denis, et à l'ouest, de Gennevilliers à Montrouge. Sceaux, et avec elle, Saint-Cloud, Garches, Meudon, Chaville, ne sont pas affectées par ce mouvement. Eloignées de la Seine, perchées au sommet de plateaux ou sur des épaulements boisés, ces communes, couvertes de forêts et de grands domaines, se transforment peu à peu en communes de villégiature, puis de résidence des familles aisées : des parcs et de grandes propriétés subsistent, d'autres se constituent même.

(3) p. 12 in G. Jacobs, *La ligne de Sceaux, 140 ans d'histoire*, Paris, Editions de la Vie du Rail, 1987.

(4) Idem.

Le plan de Sceaux de 1863 montre qu'autour du noyau villageois de Sceaux, "villas" (Baltard, Bertron, Degas, du Docteur Reddon) et "châteaux" (des Imbergères, de l'Amiral) sont construits ou réaménagés au fil du siècle.

LES LOTISSEMENTS DE LA BELLE EPOQUE

A partir de la fin du XIX^e siècle, c'est autour de la station du chemin de fer, puis des gares de Bourg-la-Reine, de Sceaux et de Robinson que se développent les lotissements. Le réseau viaire se densifie peu à peu et les parcelles agricoles et horticoles sont converties en terrains à bâtir. Ainsi en va-t-il du quartier situé entre la station de Sceaux et le lycée Lakanal, rues du Lycée, rue Achille Garnon. Tel est aussi le cas du quartier situé autour de la station de Bourg-la-Reine, le long du tracé de la première voie, déposée lors de la construction de la nouvelle ligne, mise en service en 1893, c'est-à-dire les actuelles rues de la Marne et des Coudrais. Enfin, un quartier de villas apparaît autour de la gare de Robinson, rues des Chêneaux et des Quatre-Chemins.

Ces lotissements antérieurs à la première guerre mondiale ont pour caractéristique d'être constitués de maisons vastes, situées sur de grandes parcelles, dans les parties de la commune bien situées, à proximité du centre ancien et des gares. De tels lotissements sont relativement rares dans les autres communes de la proche banlieue de Paris : ils ne se développent que dans des communes bien desservies, peu industrialisées et situées sur des coteaux ou des collines telles qu'Enghien, Montmorency, Nogent-sur-Marne, Saint-Cloud, Sceaux, Antony, Fontenay-aux-Roses.

LES LOTISSEMENTS DE L'ENTRE DEUX-GUERRES

Après la première guerre mondiale, le financement du logement dit "populaire" concerne à la fois l'accession à la propriété de maisons individuelles et le logement social. Les lotissements dits "populaires" tendent à se développer dans toutes les communes de banlieue, mais ils prennent toute leur ampleur dans des communes éloignées de Paris, jusqu'alors très peu affectées par l'urbanisation, de Goussainville à Palaiseau.

Dans la commune de Sceaux, trois quartiers se développent au cours de cette période : le quartier des Musiciens, le quartier situé au sud de la rue des Chêneaux et le quartier du Parc de Sceaux. Ce dernier quartier est issu du lotissement d'une partie du parc ; cette opération permettait de financer l'achat, par le département de la Seine, de ce parc, ainsi que les frais de remise en état qui sont alors engagés. C'est un lotissement de grand standing, doté d'un cahier des charges draconien, dont les caractéristiques n'ont rien à voir avec la majorité des lotissements de l'époque et le rendent comparable à ceux de Marnes-la-Coquette, du Vésinet, de Maisons-Laffitte.

Les lotissements de l'entre-deux-guerres sont, à Sceaux, de bonne, voire d'excellente qualité et n'engendrent aucun mouvement de mal-lotis, comme il s'en est développé dans les communes plus éloignées de Paris, moins urbanisées, plus populaires aussi. ⁽⁵⁾ Quelques pavillons seulement sont construits sur Sceaux qui relèvent de ce type dans le quartier des Blagis, rue du Docteur Roux, rue Maurice-Ravel, Villa Gounod et rue de Bagneux.

Commune de résidence bourgeoise dès le milieu du XIX^e siècle, Sceaux l'est restée en 1950. C'est l'une des communes du département de la Seine-banlieue qui a le plus et le mieux profité du mouvement des lotissements de la fin du XIX^e siècle, grâce à son chemin de fer, mais aussi à l'édification de deux grands lycées. Pour mémoire, rappelons qu'avant la première guerre mondiale, il n'existe que trois grands lycées hors de Paris : les lycées Pasteur à Neuilly, Michelet à Vanves et Lakanal à Sceaux ⁽⁶⁾. Dans l'entre-deux-guerres, dix lycées sont construits en banlieue ouest et sud pour l'essentiel, et à Saint-Maur-des-Fossées. Bien avant la sectorisation scolaire, l'existence de ces deux lycées sur le territoire communal joue un rôle important sur le prix des maisons.

(5) Sur ce point, consulter J. Bastié, *La croissance de la banlieue parisienne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964 et A. Fourcaut, *La banlieue en morceaux*, Paris, Presses de l'Université de Paris I, 1999.

(6) Voir, sur le lycée Lakanal, le chapitre de C. Rochant, Anatole de Baudot et les lycées ou la passion de l'architecture scolaire, in A.M. Châtelet, éd., *Paris à l'école : qui a eu cette idée folle ?* Paris, Picard éditeur-Pavillon de l'Arsenal, 1993.

Ainsi dans les années 1950, Sceaux fait figure de banlieue résidentielle ; c'est une commune peu densément urbanisée sur le territoire de laquelle il reste alors de vastes parcelles libres, en particulier au nord de la commune.

UNE DECENNIE QUI CHANGE TOUT

C'est entre 1954 et 1962 que se situe l'unique période d'urbanisation et de croissance démographique rapide qu'ait connue la commune de Sceaux au cours du siècle écoulé. En huit ans, le parc de logements passe de 3 100 à 5 600 logements, soit une croissance de 80 % des logements et des ménages qui les occupent. Au cours de cette période, le rythme de croissance annuelle atteint 7,5 % (7). Ainsi, lors du recensement de la population de 1962, près d'un logement scéen sur deux (44 %) vient d'être achevé.

Cette croissance résulte principalement de la construction de trois grands ensembles d'immeubles dont les deux plus grands constituent, à eux seuls, la moitié des logements neufs. La cité des Bas-Coudrais, construite de 1956 à 1961, comprend 800 logements et représente le tiers du stock neuf, tandis que la résidence Penthievre, avec 500 logements, constitue 20 % de ce stock. L'autre moitié du stock neuf est due à la construction des résidences dans le quartier du Petit-Chambord, de l'Allée d'Honneur et de l'allée de Trévisse et à plusieurs groupes d'immeubles de moindre importance, situés notamment le long des avenues Jean Perrin et Paul Langevin, au nord, et avenue F. D. Roosevelt et rue des Filmins à l'est de la commune. La construction de maisons se poursuit dans les quartiers pavillonnaires.

La plus grosse opération est constituée par la cité des Bas-Coudrais, qui correspond à une partie du quartier des Blagis, actuellement quartier en convention. C'est l'une des premières opérations menées par la S.C.I.C., filiale immobilière de la Caisse des Dépôts et Consignations créée en 1954. L'achat des

(7) A titre de comparaison, la croissance du nombre de logements s'est poursuivie à un rythme annuel de 1 % par an de 1962 à 1999, celle de la population de 0,06 % par an, contre 7 % au cours de la période 1954-1962.

terrains nécessaires à la construction de la cité date de 1954 et porte sur 74 parcelles, dont seules trois d'entre elles mesuraient plus de 50 ares ⁽⁸⁾. Il s'agit d'une cité qui a plusieurs particularités. D'abord la moitié des chefs de ménage relève des catégories de cadres moyens ou supérieurs ; par contraste, la cité voisine des Paradis, construite au cours de la même période par la S.C.I.C. à Fontenay-aux-Roses, n'en compte que 25 %, proportion pourtant très supérieure à celle des cités de logements sociaux construites à la même période dans les communes de banlieue nord et est.

Les autres opérations de construction relèvent de la promotion privée : il s'agit d'ensembles d'immeubles collectifs, dont les appartements sont en location libre ou en accession à la propriété. Aussi les ménages qui s'y installent sont-ils surtout des jeunes ménages, relativement aisés, comme le sont les ménages déjà résidant à Sceaux. Les résidences Penthièvre et Petit-Chambord et leur peuplement sont achevées entre 1960 et 1962, lors de la période durant laquelle de nombreuses familles sont alors rapatriées d'Algérie et certaines s'installeront dans ces résidences neuves.

Aussi ample a-t-il été, ce mouvement de construction ne modifie donc pas de façon décisive la composition sociale de la population communale. En revanche, il en bouleverse les structures démographiques et la répartition géographique. L'installation de ces nombreuses familles en cours de constitution implique la construction, dans des délais très brefs, d'écoles primaires et d'équipements collectifs, dans des parties très excentrées de la commune, parfois mal reliées encore au centre ancien.

LE PARADOXE DE L'EVOLUTION CONTEMPORAINE : PLUS DE LOGEMENTS, MOINS DE POPULATION

Tentons d'élucider les causes de la contradiction suivante : le nombre de logements et de ménages n'a cessé

(8) Les informations concernant la cité des Bas-Coudrais sont issues du mémoire de DESS de géographie de Guy Streiff, *Un grand ensemble à Fontenay-aux-Roses et à Sceaux : les Blagis*, Paris, 1966, sous la direction de P. George.

d'augmenter à Sceaux depuis trente ans, alors même que la population ne recommence à augmenter qu'au cours de la dernière période inter censitaire (figure n°1). De 1962 à 1999, en effet, le parc de logements s'accroît, passant de 5 650 à 8 349 logements, soit une augmentation de 2 700 logements en 37 ans, contre 2 552 au cours de la seule période inter censitaire 1954-1962.

Dans la même période, la taille moyenne des ménages n'a cessé de diminuer, passant de 3,4 personnes par ménage en 1954 à 2,33 personnes par ménage en 1999. Ce processus revêt une ampleur nationale. Le baby boom amorcé dans les années de guerre s'est achevé dans les années 1970. Les familles sont beaucoup moins nombreuses aujourd'hui qu'elles ne l'étaient dans les années 1950 et 1960. C'est en réalité la période 1943-1973 qui est exceptionnelle sur le plan démographique. D'une part, la taille moyenne des familles est particulièrement élevée ; d'autre part, le taux d'activité des femmes n'aura jamais été aussi bas. Simultanément, l'allongement de la durée moyenne de vie induit un vieillissement relatif de la population. Enfin, c'est à partir des années 1970 que les personnes âgées, désormais plus nombreuses, bénéficient aussi de revenus bien supérieurs à ceux dont bénéficiaient, aux mêmes âges, les générations qui les précédaient.

Cette explication par les changements d'ampleur nationale n'est cependant pas suffisante, à cette échelle d'analyse. La commune de Sceaux fait partie de la proche couronne de Paris. Or le cycle d'urbanisation qui a touché la commune dans les années 1950 et 1960 est désormais achevé dans cette partie de l'agglomération, où le parc de logements ne peut s'accroître à un rythme aussi soutenu, puisque l'offre foncière a beaucoup diminué. Les ménages qui sont arrivés ou qui se sont constitués dans la commune au cours de ces années comprennent aujourd'hui beaucoup moins de personnes, puisque les enfants sont partis et que l'un des conjoints a parfois disparu. Cette évolution a été particulièrement marquée dans la cité des Bas-Coudrais et a entraîné la fermeture d'une des deux écoles primaires au début des années 1980, tant la baisse des effectifs scolaires a été forte.

La conjugaison de ces deux processus rend compte de cette évolution contradictoire évoquée plus haut : bien que le nombre de ménages et de logements augmente, la population diminue. Ainsi le volume de logements à construire, nécessaire pour engendrer un accroissement sensible de la population, est aujourd'hui beaucoup plus élevé qu'au cours des décennies 1950 et 1960, tout au moins dans cette partie de l'agglomération centrale de Paris, densément bâtie. Cette évolution suit avec un retard de deux décennies celle de Paris et de sa population.

Dans la ville de Paris, en effet, la diminution de la population a été engagée dès le début des années 1920 et elle a été particulièrement marquée de 1962 à 1982, puisque la population est passée de 2,75 millions à 2 millions. Entre 1982 et 1990, la situation s'est stabilisée : la population parisienne qui avait diminué et vieilli au moment du cycle d'urbanisation des années 1950-1960, a trouvé depuis lors un nouveau régime démographique. En fait, dans les communes de proche couronne, telles que Sceaux, la diminution de la population a été générale depuis le début des années 1970, mais les premiers résultats du recensement de 1999 indiquent un modeste regain dans la plupart de ces communes. Ce sera, dans la prochaine décennie, au tour de la population des villes nouvelles et des communes de grande périphérie d'être affectée par un tel processus.

Au cours des trente dernières années, la construction de petites résidences, plus que celles de maisons individuelles, rend compte de la croissance du nombre de logements. Sceaux ne fait plus partie, depuis les années 1960, des communes où maisons individuelles, villas et pavillons constituent la majorité du parc de logements, contrairement à l'impression qu'un promeneur peut tirer de ses observations : en effet, ce type d'habitat représentait en 1990 moins du quart du parc total de résidences principales.

Le paysage urbain reste bien celui d'une banlieue résidentielle, pavillonnaire aisée, peu densément bâtie, alors même que l'offre de logements est composée, aux trois-quarts,

d'appartements. Les relations entre paysage urbain et structures du parc de logements seraient-elles trompeuses ? Elles sont simplement plus complexes : ce paysage urbain est en effet le fruit d'un consensus des résidents et de choix urbanistiques municipaux. Son maintien relève de la gageure, pourtant le regain de population, révélé par les premiers résultats du recensement de 1999, indique que ce pari peut être gagné.

Catherine Rhein



Sceaux – Place du Gal de Gaulle – été 1991

Archives municipales

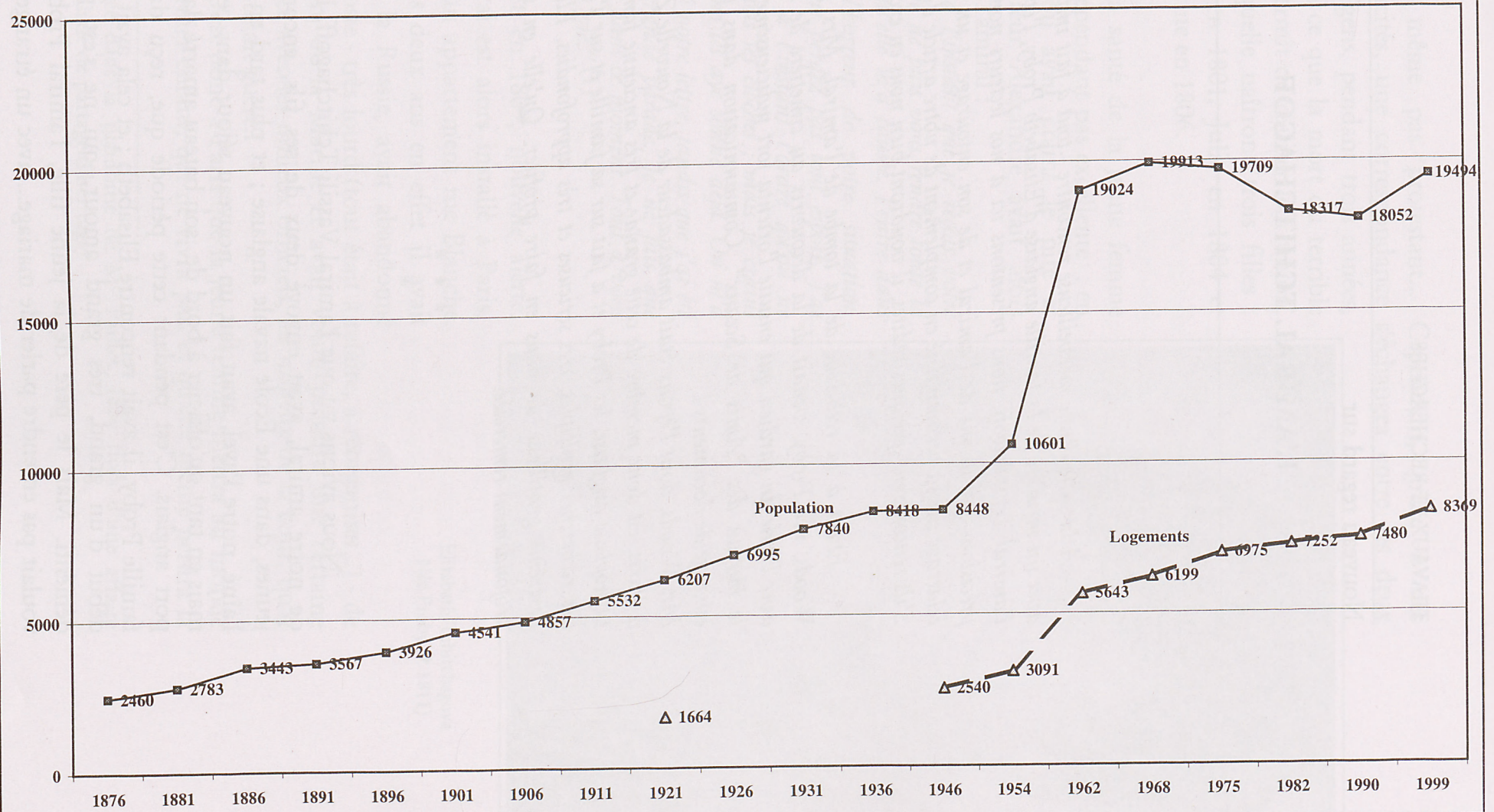
Population et logements à Sceaux : un siècle d'évolution

Année de recensement	Population totale	Ménages R. P.	Nombre de personnes par ménage
1876	2460		
1881	2783		
1886	3443		
1891	3567		
1896	3926		
1901	4541		
1906	4857		
1911	5532		
1921	6207	1664	3,73
1926	6995		
1931	7840		
1936	8418		
1946	8448	2540	3,33
1954	10601	3091	3,43
1962	19024	5643	3,37
1968	19913	6199	3,21
1975	19709	6975	2,83
1982	18317	7252	2,53
1990	18052	7480	2,41
1999	19494	8369	2,33

Sources : Statistique Générale de la France et INSEE.

R.P. : résidences principales (logements des ménages ordinaires)

Population et résidences principales à Sceaux



Nouveau regard sur

L'AMIRAL TCHITCHAGOF

A la suite d'une merveilleuse rencontre - tout à fait imprévue - avec un membre de la famille anglaise d'Elisabeth Proby, l'épouse de l'amiral Tchitchagoff, nous présentons ici à nos lecteurs nombre de précisions sur la vie de l'amiral et de son entourage et un nouvel éclairage sur sa personnalité en complément de notre article de 1997. S'ils rencontrent quelques redites, il voudront bien nous en excuser.

Etant à la recherche de la tombe de l'amiral, Mrs Joanna Woods, née Proby, venait de la découvrir au cimetière de Sceaux, avec l'aide du gardien qui ensuite l'orienta fort judicieusement vers le bureau des "Amis de Sceaux". Communication dans la joie, échange de documents !

Mrs Woods, dont l'époux était ambassadeur de la Nouvelle Zélande à Paris, est donc membre de cette grande et très ancienne famille de la noblesse anglaise, les Proby et a fait sur sa famille et sur l'amiral des recherches multiples, très sérieuses et très approfondies. Elle a eu l'extrême gentillesse de nous en faire profiter. Qu'elle en soit ici profondément remerciée.

* * *
*

Nous avons vu que l'amiral Vassili Tchitchagoff, le père de notre amiral, avait envoyé deux de ses fils, encore très jeunes, dans une Ecole navale anglaise ; et plus tard en 1795, l'aîné, notre Pavel, avait fait un nouveau séjour dans ce pays, mais en tant qu'officier à bord de son bateau amarré dans un port anglais. C'est pendant cette période que, reçu dans la famille Proby, il avait rencontré Elisabeth ; et cela avait été le début d'un grand, très grand amour, qui ne s'est jamais démenti. Mais le père de la jeune fille, l'amiral Proby, ne voulait pas entendre parler de mariage... avec un étranger, qui

n'était même pas protestant... Cependant, grâce à des complicités, une correspondance s'échangea entre les deux jeunes gens, pendant trois années, jusqu'à ce que la mort du terrible père permît de réaliser leur union. De laquelle naîtront trois filles : Adèle en 1801, Julie en 1804 et Catherine en 1806.

La santé de la jeune femme n'est cependant pas excellente : en 1803 on avait craint le pire et l'empereur Alexandre avait alors écrit à l'amiral :

"C'est à l'instant que je reçois votre lettre. Je ne puis vous rendre toute la peine qu'elle m'a causée. J'entre dans toute l'horreur de votre situation. Mais ne perdez pas tout espoir. J'ai envoyé à l'instant l'ordre qu'on ne sonne pas les cloches ; mais je crains qu'on ne les aye sonné déjà. On m'a apporté votre lettre, tandis que j'ai été à la grande parade. Je ne fais que rentrer dans ce moment. Tout à vous pour la vie." (1)

Et en 1809, nouvelle alerte. L'amiral est alors installé à Paris, dans un appartement rue Blanche. Depuis deux ans en effet il avait quitté la Russie, avait abandonné son poste - très lourd (tout était à refaire, à réorganiser...) - de ministre de la Marine et avait voulu prendre une certaine distance avec les milieux officiels, les milieux de la cour, qu'il n'appréciait guère.

C'est donc à Paris que la jeune femme mettra au monde un dernier enfant, qui ne vivra pas. et qu'elle même perdra la



Elisabeth Tchitchagova
Née Proby († 1811)

(1) Citée dans la plaidoirie de M^e Paillet. 1854 (lors d'une affaire familiale de partage d'héritage)

vie en la lui donnant. Fou de chagrin, l'amiral regagnera Petersbourg avec les deux corps et, au cimetière évangélique dit de Smolensk, sur le fronton du mausolée d'Elisabeth Tchitchagoff sera sculpté sur une même ligne :

" My bliss for ever I have buried here the 24 of july 1811 "

Pavel Tchitchagoff

Nouvelle lettre d'Alexandre : (2)

"C'est en respectant votre douleur, mon cher Amiral, que je n'ai pas voulu vous importuner plus tôt de mon écriture. Dans un malheur comme le vôtre, s'entendre répéter que d'autres partagent votre peine, n'est pas une consolation ; car, quand on a perdu l'être auquel on avait voué toutes ses affections, je crois qu'il n'y en a plus. Aussi ce n'est pas dans l'espoir de vous en offrir une que je vous exprime toute la part bien sincère que je prends à votre douleur et à votre position si malheureuse. Vous connaissez mon amitié pour vous de longue date ; elle a été et sera toujours la même.

Si vous n'avez pas de répugnance à sortir, je vous recevrai avec empressement demain après dîner, à sept heures, afin que vous ne soyez pas dans le cas de rencontrer personne."

Tout à vous

Alexandre.

Seize ans plus tard, écrivant de Sceaux, à un ami qui vient de subir une semblable épreuve, Tchitchagoff confiera :

"J'ai encore une autre chose à vous dire, et qui est le résultat de la malheureuse expérience que j'ai faite moi-même..

Il faut, aussitôt que vous vous en sentirez la force, vous arracher vous éloigner de tous les objets de souvenirs douloureux, objets qui en d'autres temps pouvaient vous être indifférents, mais qui serviront maintenant à nourrir votre chagrin. Pendant huit ans, après la perte de ma femme, j'étais comme dans un vide, où je ne voyais que ce qui me rappelait ma douleur. Arrivé en Angleterre, c'était pire encore : à chaque pas je trouvais des objets qui me rappelaient mon malheur, et ce n'est qu'ayant pris la résolution d'aller en Italie, que j'ai commencé à revivre..."

Cette lettre ainsi que toutes celles qui vont suivre, lorsque leur origine n'est pas indiquée, sont extraites du volumineux (30 tomes...) recueil des Archives du prince Woronzow, l'ambassadeur du Tsar à Londres avec lequel

(2) voir Note (1) page précédente

Tchitchagoff avait des rapports si profonds et si affectueux qu'il l'appelait son "père" et qu'il considérait son fils Michel Woronzow comme son "frère".

* * *

*

Moins d'un an après ce deuil, en avril 1812, à Petersbourg "... la guerre était le sujet de toutes les conversations et les dames russes faisaient de la charpie dans les salons... une armée qui réunissait le contingent de toutes les puissances occidentales était aux portes de la Russie..."("Mémoires" campagne de 1812. Ch. 1)

Le Tsar envisageait alors une opération de diversion en direction des nouvelles provinces françaises d'Illyrie et de Dalmatie. Il convoqua Tchitchagoff pour lui en parler et d'emblée celui-ci fut en plein accord. Mais objectait l'Empereur : "*La paix avec la Turquie n'avance pas : les excès de nos troupes... ont exaspéré les habitants ; l'indolence et l'intrigue président à tout de ce côté...*" Finalement, après mûre réflexion, il décida : "*Je vous ai choisi pour exécuter ce plan.*" ("Mémoires" p. 52, 56)

Nommé commandant en chef de l'armée du Danube et de la flotte de la mer Noire, et gouverneur général de la Moldavie et de la Valachie, muni d'instructions autographes très détaillées, Tchitchagoff quitta Petersbourg le 2 mai...

Mais, dans l'intervalle, le général Koutousoff, qui était jusqu'alors responsable de cette région, "... voyant que l'honneur de signer la paix allait lui être enlevé, renoua les négociations et se hâta de conclure un traité, qui ne répondait pas aux nouvelles intentions de l'Empereur..." ("Mémoires p. 52, 56)

"Averti que j'allais le remplacer, il fit dire aussitôt aux Turcs de signer les préliminaires tels qu'ils étaient... Les turcs ne comprenaient rien à cette précipitation..." constata Tchitchagoff, qui sut, plus tard... "*que les plénipotentiaires turcs avaient ordre de céder sur tous les points...*" beaucoup plus donc qu'ils ne le firent. ("Mémoires" p. 68, 69)

Nous avons vu qu'en très peu de temps, en trois mois, Tchitchagoff avait magistralement rétabli la situation dans la région ; mais, qu'au début de septembre, les circonstances

avaient obligé le Tsar, à le rappeler pour qu'avec son armée de Moldavie, il participe à la lutte directe contre l'invasion napoléonienne.

Et, qu'à la mi-septembre, sous la pression de l'opinion publique, le Tsar avait dû nommer généralissime : Koutousoff... Entre les deux hommes, celui-ci et Tchitchagoff, très différents de nature et de caractère, il n'y avait, à l'évidence, aucune sympathie...

C'est alors que se déroula la campagne de Russie avec le fameux épisode de la Bérézina, dont d'ailleurs on serait plutôt porté de nos jours à relativiser l'importance. Nous n'avons pas l'intention ni surtout la compétence pour traiter des problèmes techniques qui se posèrent alors sur ce point précis et les discussions qu'ils suscitèrent. Ceux qui voudraient approfondir la question peuvent consulter :

- soit les pages sur la campagne de 1812 dans les *"Mémoires de l'amiral Tchitchagoff"* (écrits en français), qui se trouvent à Paris à la Bibliothèque Tourgueniev.
- soit la *"Relation impartiale du passage de la Berezina par l'armée française, en 1812, par un témoin oculaire"* (Guillaume de Vaudoncourt) Paris 1814, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale. (Cote L h. 171)

Disons seulement que la situation était fort complexe : il y avait d'un côté, le Tsar, qui avait communiqué son plan et ses directives aux quatre armées qui devaient encercler l'Empereur. Et, de l'autre, un Napoléon, présent sur le terrain, toujours à l'affût pour discerner et exploiter l'opportunité lui permettant de surprendre et de réussir.

Il faut savoir aussi que Koutousoff était le seul à posséder des embryons de cartes sur la région. Et avoir présent à l'esprit cet autre problème de l'époque : celui des contacts et des courriers. Un seul exemple : en pleine bataille Tchitchagoff reçoit un officier porteur d'une lettre de Wittgenstein, lui annonçant : *"... que, contrairement à nos instructions...; au lieu de venir avec les 45 000 hommes qu'il commandait, se joindre à moi pour disputer, de front, le passage, il voulait rester sur les derrières des Français et me laisser seul en face de Napoléon avec des forces insuffisantes..."*

Je réexpédiais donc immédiatement un courrier à Wittgenstein pour l'engager à venir au contraire se joindre à moi suivant le plan primitif.

"Je voulais expédier un autre courrier, mais l'officier porteur de la lettre de Wittgenstein demanda à être, malgré sa fatigue, chargé de cette mission. Il s'était acquitté de la 1ère avec intelligence et courage. J'y consenti et il repartit à 10 h. du soir. Mais, au lieu de faire rapidement le trajet comme il l'avait promis, il s'arrêta à quelques verstes de là.. entra dans une maison et s'endormit profondément... il n'arriva à Borisoff que le lendemain matin à 10 h... ma lettre ne parvint pas à Wittgenstein..." ("Mémoires" p. 160)

Des fautes, il s'en commit beaucoup, pas seulement parmi les courriers, mais aux rangs les plus élevés...où les responsables s'en tirèrent parfois par des "relations mensongères"...

Quant à l'amiral Tchitchagoff, "*... sur qui retombèrent tous les reproches...*" (Vaudoncourt), les documents auxquels nous renvoyons plus haut, si l'on veut bien les étudier, le justifient amplement.

Plus tard, beaucoup plus tard, en 1854, à l'occasion de sa plaidoirie dont nous avons déjà parlé, M^e Paillet constatera "C'est à la cour, au milieu de ceux qui entourent le souverain, de ces adversaires obligés de toute gloire et de toute grandeur, qu'il a ressenti des inimitiés jalouses, égales pour le moins aux immenses services qu'il avait rendus..."

Et voilà prononcé le mot clef, le mot sombre de tant de drames humains : la jalousie ...

"L'amiral lui-même, qui aurait pu présenter à ses contemporains l'apologie de sa conduite, n'a jamais eu l'impudence de publier ; il a laissé faire et dire avec un calme qui témoigne d'un grand dédain de l'opinion ou d'une grande confiance dans l'histoire. Il s'est contenté d'écrire des Mémoires, ou du moins de recueillir des matériaux pour les écrire." (3)

Dans une lettre de 1853 au comte Rodolphe de Maistre, sa fille Catherine, après en avoir appelé au témoignage de tous ceux qui ont connu l'amiral soit dans son pays soit à l'étranger, précisait : "*Il poussait la franchise jusqu'à l'impudence,*

le désintéressement jusqu'à la duperie, la modestie jusqu'à la négligence même de sa réputation (espérant du temps une justice que le temps n'a pas encore amenée) et poussant enfin le dédain des grandeurs jusqu'au mépris des préjugés du monde." (3 et 4)

Nous avons vu qu'après ces événements et après la campagne de Prusse, pour des raisons de santé et par désir de s'éloigner du monde politique, Tchitchagoff avait réussi, après plusieurs tentatives, à obtenir du Tsar qu'il accepte sa démission. Mais il revenait dans la vie privée avec une fortune personnelle tellement endommagée que l'Empereur voulut bien lui accorder un congé illimité avec solde entière et la jouissance d'une dotation qu'il avait reçue en dédommagement des sacrifices pécuniaires faits par lui pour soutenir honorablement son rang lorsqu'il était ministre de la Marine.

En mai 1814, à quarante sept ans, il quitte donc son pays; et nous savons que ce sera définitif.

Le voilà en Angleterre où il retrouve ses trois filles de treize, dix et huit ans, confiées à leur tante Mrs Cunningham, une soeur d'Elisabeth Proby. Mais il rencontre là trop de souvenirs de son épouse et se dirige vers l'Italie où un dépaysement plus complet lui sera bénéfique. Il y travaille à ses notes, ses "Mémoires"...

Après quatre ans de pérégrinations, en juillet 1818, il arrive à Paris. *"Je viens de louer un très joli appartement dans la rue de Provence, au N° 36",* écrit-il, *"...mon intention est de faire venir mes enfants à Paris. Je m'y établis là pour le temps qui sera nécessaire pour achever l'éducation de mes enfants et peut-être y finir mes jours.. La description que l'on m'a faite de la vie à Paris, de la liberté dont on y jouit et les facilités que j'ai trouvées en entrant dans le pays... me promettent beaucoup de jouissances... Nous allons faire des visites avec Michel (le fils du prince Woronzow) chez le duc de Richelieu, le comte Rastopchine etc..."*

Il est enchanté de la connaissance qu'il a faite de ce dernier : *"Nous sommes d'accord sur beaucoup de choses."*

Il voit aussi assidûment le prince Castelcicala et son épouse.

(3 et 4) "Etude biographique sur l'Amiral Tchitchagoff", "Athenaeum français" du 29.IV. 1954

Quant au problème de ses filles, il écrit : *"j'ai voulu les réunir auprès de moi et veiller moi-même à leur éducation, mais tout le monde ici a trouvé que c'était une folie si frappante que je l'ai sentie moi-même. C'est parce que la cadette avait eu l'hiver passé un accident de santé et que sa tante n'osant plus l'envoyer à l'école, la gardait chez elle ... malgré la nombreuse famille qu'elle a sur les bras...alors, par ménagement et par délicatesse pour ma belle-soeur, j'ai proposé de les prendre toutes trois auprès de moi - parce qu'il aurait été cruel de séparer Julie de ses soeurs. Et moi - je frémis en voyant s'approcher le moment où j'aurais dû me trouver avec ces trois petites sur les bras."*

"Ce n'était donc pas l'ardeur de montrer mon habileté dans l'éducation des filles qui me portait à cette mesure, mais un sacrifice pénible de ma liberté que je faisais."

Aussi, *"Dès que ma belle-soeur a exprimé le désir de se charger des deux cadettes pour quelque temps encore,"* il avoue : *"Je n'ai rien eu de plus pressé que d'y consentir !... On m'a recommandé un Institut de demoiselles dirigé par une anglaise, Mme de Ryan. Elle était une grande dame et très bien élevée... Tout le monde dit qu'elle réussit à merveille. C'est là où mes enfants seront placées pour achever leur éducation. Elles y apprendront le français sans oublier l'anglais et pourront s'attendre à toute la régularité et aux soins dont une surveillance anglaise et française sont susceptibles."*

Mais il ajoute : *"Mme Cunningham a toujours été d'accord avec moi : dès que la partie essentielle de l'éducation d'Adèle sera achevée, il sera très utile pour elle de faire avec moi un séjour de quelques années en France."* Et c'est d'ailleurs dès le mois de novembre de cette année 1818 qu'Adèle est à Paris, *"... dans une très bonne pension avec une gouvernante ou dame de compagnie anglaise."*

L'amiral écrit encore : *"Ma fille est très bien et se trouve heureuse dans sa pension... Ces jours-ci je veux la présenter à quelques unes de mes connaissances ; mais cela sera avec beaucoup de réserve car il ne faut pas qu'elle entre sitôt dans le grand monde ni qu'elle suive l'exemple du papa qui mène une vie extrêmement dissipée. Je dîne rarement chez moi, et toutes les soirées sont prises, indépendamment des spectacles. Cependant la plupart des Parisiens et des Parisiennes ne sont pas encore revenus de la campagne. Que*

sera-ce quand tout le monde sera rassemblé ? On ne suffira pas aux plaisirs et aux amusements..."

Il raconte en janvier 1819 : *"je l'ai menée (Adèle) à l'Opéra ; elle a été extasiée de la danse et du charme du spectacle en général. J'ai été obligé de la tenir par la main pour l'empêcher de s'écrier trop haut !"*

Quant à lui, il est conscient de la chance qu'il a *"quand on vit dans la meilleure des villes du meilleur des mondes "* (mai 1820). Il reconnaît : *"... on s'amuse, on rit, on plaisante, etc... et c'est ce que j'aime ; Mon humeur a absolument besoin de quelques chose qui l'excite à la gaieté, sans quoi je me sens porté à l'ennui d'autant plus que je ne puis presque plus m'occuper chez moi : ma vue ne me permet de lire ni d'écrire qu'avec beaucoup de modération et la modération en cela ne vaut rien."*

Deux ans plus tard, au printemps de 1821 interviendra le mariage de cette fille aînée, Adèle, qui deviendra baronne de Saint Martin. Ecrivain en Angleterre, Tchitchagoff reconnaît : *" Le mariage de ma fille m'a causé quelques tracasseries... La mère du futur étant arrivée avec des idées et des notions que je n'avais pas jusqu'alors, ou plutôt un peu différentes de ce qu'on m'avait fait d'abord accroire. J'ai cru devoir y mettre plus d'opposition que j'avais d'abord été disposé d'y mettre. Il s'est trouvé que le jeune homme n'avait que l'âge d'Adèle, c'est-à-dire 20 ans, ce qui m'a paru mal assorti..."*

"Toutes mes remontrances, tous mes efforts auprès d'Adèle s'étant trouvés infructueux, je les marie dans trois ou quatre jours... la mère étant pressée de regagner ses pénates..."

Il conclut : *"J'espère qu'ils seront heureux ; ma fille s'en charge, car, moi, je n'y suis pour rien..."*

Ce désintéressement peut surprendre...

Nous ignorons également les circonstances du mariage de la seconde fille, Julie, unie elle aussi très jeune - et vers la même époque - à un autre français : Henry, comte de Crouy-Chanel.

* * *
*

Mais arrêtons-nous car nous sommes arrivés à la période de la vie de l'amiral qui nous intéresse au plus haut point :

celle de son installation à Sceaux. Nous avons pour l'expliquer suggéré l'influence de La Harpe ; mais la piste est sans doute à abandonner, faute d'aucune preuve de contact entre eux. Il semble bien que ce choix et cette installation à Sceaux fut l'effet d'un simple hasard. Nous sommes en avril 1822. L'amiral raconte :

"La fièvre qui me tourmentait depuis deux mois commençait à devenir problématique pour les médecins même, ce qui n'est pas fort extraordinaire, direz-vous ; pourtant ils étaient tous d'accord qu'un changement d'air, de place, de manière d'être, que sais-je, un changement quelconque pouvait produire un effet salutaire sur moi plutôt que toute autre chose. En effet, je voyais qu'ils s'étaient déjà trompés plus d'une fois dans le choix des remèdes, je ne voulais pas les exposer plus longtemps à faire des fautes à mes dépens.

"Je pris donc la ferme résolution de quitter Paris pour quelques jours et je me dirigeai du côté de Blois, dont je connaissais la jolie position et surtout la beauté des environs... Arrivé à Orléans le soir même, j'y ai passé une nuit tranquille. Le lendemain, j'ai parcouru tous les endroits remarquables de la ville, j'étais fatigué et je passais une très bonne nuit. Je vis alors que ma fièvre était coupée, que je n'avais pas besoin d'aller plus loin et que je pouvais même revenir sur mes pas. En m'approchant de Paris, j'ai trouvé à Bourg-la-Reine, à deux lieues de cette capitale, une très jolie maison de campagne que j'ai louée de suite et que je vais occuper dans quinze jours..."

L'essai fut tellement concluant que l'amiral dut se renseigner et apprendre qu'à Sceaux - mais Sceaux jouxte Bourg-la-Reine - Mme Lavit de Clausel et son frère désiraient vendre la grande propriété qu'ils avaient héritée de leur aïeul Muiron, ancien fermier général. Les choses ne traînèrent pas et le 1er juin de cette année 1822, à Paris en l'étude de M^e Bertrand et Delamotte, Tchitchagoff signait l'achat de cette belle demeure au N°8 de la rue Houdan qu'aujourd'hui encore on appelle couramment : "la Maison de l'Amiral"...

Une fois installé, le 30 septembre, il écrit :

"Je ne vous ai pas encore parlé de ma maison de campagne que j'ai achetée il y a trois ou quatre mois à Sceaux, près de Paris. L'air de la ville étant un peu lourd pendant l'été, je me suis vu dans la nécessité de m'en éloigner, et le hasard m'a placé dans le plus joli pays des environs de Paris où je me trouve parfaitement bien sous tous les rapports. La maison est assez bonne, très bien exposée quant

à l'air et à la vue. Elle se trouve entourée d'un jardin de 32 arpents clos de murs : il y a de l'ombre, quelques beaux arbres, de l'eau, des promenades et beaucoup à faire c'est à dire que j'en ai de l'occupation pour la vie. Cette retraite m'a fait beaucoup de bien ; ma santé s'est tout à fait rétablie, sauf une année de plus sur le dos, et j'espère rentrer à Paris dans un mois avec assez de forces pour résister aux ravages d'une grande capitale.

Depuis près de six semaines mes enfants, Julie, Catherine et mon gendre Crouy sont avec moi mais dans quelques jours ils doivent quitter. J'ai demandé des livres sur le jardinage à mon beau-frère Cunningham, et depuis longtemps il m'a écrit qu'il m'en a envoyé une certaine encyclopédie qui me serait très utile, mais que je n'ai pas reçue jusqu'à présent.

Le pr. Castelcicala est venu passer une journée avec moi ; jamais, en homme de ville, il n'a quitté la chambre et n'a rien vu par conséquent..."

Un mois plus tard, le 21 octobre 1822 il réclame : "Mon beau-frère m'a écrit depuis que c'est au Rév. Smirnov que mes livres ont été remis.... Pressez-le ce bon patriarche de me les envoyer le plus tôt qu'il pourra... A mesure que je m'instruis en jardinage, j'aurai des services de tout espèce à lui demander..."

Visiblement, au fil des jours, au fil des ans, l'amiral est de plus en plus content de son installation, de son choix, de ses nouvelles occupations, de sa nouvelle vie. Mais il s'isole de plus en plus des français. Le 8 octobre 1824, il écrit :

"La campagne me plaît tellement que je compte y passer 9 mois de l'année. La position de ma maison réunit les avantages qu'on trouve à la ville et hors de la ville. Dans une heure je puis être à Paris ou en faire venir tout ce qu'il me faut. La plupart des amusements de cette ville ne m'y attirent plus ; j'ai abandonné la politique, et pour les nouvelles connaissances avec les Français, j'ai trouvé que chaque nouveau contact amenait de nouveaux inconvénients et regrets. Je ne cherche que des étrangers et à conserver mes anciens amis."

Et là dessus il précise : "avec quel plaisir j'ai revu Mlle Jardine (5) Elle m'a rappelé les moments les plus agréables de ma vie ceux que j'ai passé avec vous et ceux qui me sont chers. Le jour qu'elle est venue dîner chez moi à la campagne avec la princesse

(5) Qui devait être en quelque sorte "gouvernante" de la Maison de l'ambassadeur Woronzov.

Castelcicala, nous avons tant parlé de vous... nous avons même fait de la musique, ce qui m'a reporté tout à fait à l'époque de vos soirées de Londres ou de Wilton Je vous avais tous réunis dans ma pensée... "Je lui ai montré l'appartement que je vous destine. Il se compose d'une belle pièce au midi et de deux au levant ; vous y serez très bien. L'air ici est excellent et la vue magnifique, qu'elle a bien admiré en regardant par-dessus la cime de mes cèdres du Liban."

Le 22 mai 1825 il écrit au prince Woronzov, dont le fils Michel (que l'amiral aime comme un "frère") s'est marié récemment, en juin 1817, avec la comtesse Braniska, " la meilleure et la plus charmante créature qui soit sortie des mains du Créateur..." :

"Quand Michel, dont vous annoncez la prochaine arrivée, sera auprès de vous, il faudra penser à vos engagements : vous avez promis de venir ici tous ensemble, et nous nous joindrons avec le prince pour faire notre sommation..."

"Que j'aurais été heureux de vous voir tous réunis, moi qui me trouve éloigné de tout ce qui respire l'amitié, la franchise, les sentiments élevés et vertueux ! Moi qui par expérience et par calcul, ai reconnu que le seul moyen d'être tant soit peu tranquille dans ce pays est de réduire autant que possible les rapports avec ses habitants. Je n'ai pas encore connu ni touché impunément aucun d'eux."

* * *

*

L'amiral semble avoir traversé alors une période d'amertume et de déceptions. Déceptions de la situation actuelle (politique et sociale) en Angleterre et en France. Amertume au sujet de ses filles et surtout de ses gendres... Répondant à un ami :

"Vous me demandez des nouvelles de mes enfants. Il suffit de vous dire que mes deux filles, Adèle et Julie, sont alliées à des Français dans toute la force du terme.. l'aînée, mauvaise tête et aveuglée dans le moment de son mariage, s'est déjà séparée de son mari et se trouve je ne sais où. La seconde, bonne et douce victime, est tombée dans les mains les plus méprisables d'un hâbleur ignorant et sans éducation, faux, avide, perfide, etc... Cependant elle me dit toujours qu'il est bon et tendre pour elle : c'est qu'après ma mort il attend encore quelque chose..."

Jugements d'une sévérité extrême et sans nul doute fort exagérés, mais on savait que l'amiral, entraîné par l'ardeur même de son tempérament, tenait parfois des propos dépassant la mesure.

Il est aussi frappé par des deuils : le comte Rastopchine avec lequel il aimait tant à converser, est mort depuis 1823...

"perte irréparable pour tous ceux qui le connaissaient..."

Deuils surtout dans sa famille : *"... en moins de dix-huit mois, j'ai perdu mes deux frères..."* : Pierre et surtout : Basile, *"... mon frère... c'était aussi mon meilleur ami..."* Général dans l'armée, il était souvent à Petersbourg (18 jours de voyage depuis la France...). Il était mort, en mai 1829, précisément pendant qu'il était en séjour à Sceaux, où l'amiral acquit pour lui une sépulture.

Que lui reste-t-il ?... *"...ma troisième fille qui est le modèle de la douceur et de la docilité. Scrupuleusement attentive à remplir tous ses devoirs, jusqu'aux moindres ; elle est remplie de talents. Elle sait tout ce qu'une demoiselle de son âge peut avoir appris de langue et en littérature. (6) Elle est très bonne musicienne sans aimer la musique et a beaucoup de dispositions pour la peinture dont elle s'occupe volontiers. Elle n'a jamais causé l'ombre d'un chagrin et fait toute ma consolation."*

Car autrement, *"Je n'ai que des contrariétés depuis plusieurs années..."* On peut bien penser que ses problèmes de vue, qui évidemment ne s'arrangent pas avec l'âge, doivent entraîner petit à petit une dépendance particulièrement pénible à une aussi forte personnalité.

Mais la contrariété majeure (le terme "contrariété" est faible...). C'est bien sûr l'ukase de 1834, conséquence lointaine mais cependant directe de la Révolution française de 1830, qui avait vu la chute de la monarchie absolue de Charles X, et son remplacement par le régime plus libéral de Louis-Philippe.

(6) Notons cependant ... *"qu'elle ignore complètement la langue russe..."*
Plaidoirie de M^e Paillet, 1854

"On sait que, malgré les efforts de nos ambassadeurs et tout en conservant le sien à Paris, l'empereur Nicolas ne prit pas la peine de dissimuler la malveillance et l'esprit d'hostilité qui l'animaient contre le nouveau gouvernement."⁽⁷⁾

Survint donc l'ukase enjoignant à tous les Russes résidant à l'étranger d'effectuer leur retour dans un délai déterminé et qui menaçait les récalcitrants et les retardataires d'une confiscation générale.

L'amiral d'abord ne crut pas que la position particulière où l'avait élevé l'empereur Alexandre, et où l'avait maintenu l'empereur Nicolas, put être atteinte par cette mesure. Il était alors en Italie et y resta. Bientôt il apprit que les rigueurs de l'ukase avaient été exécutées contre lui, que tous ses biens avaient été confisqués et ses traitements supprimés.

Il ne demanda pas grâce.

Il renonça à son pays et sollicita de l'Angleterre, pour lui et pour sa fille Catherine, des lettres de grande naturalisation, qu'il obtint et aux termes desquelles ils devinrent tous deux citoyens de la Grande Bretagne. Nous avons vu, dans son testament, de 1847, en quels nobles termes il expliquait et justifiait sa démarche.

* * *

*

La propriété de Sceaux où il n'avait sans doute plus la possibilité de "jardiner" ni l'occasion de recevoir comme il le faisait dix ans auparavant, sera vendue au début de 1842. Ultime vestige de ce qui fût peut-être la dernière période heureuse de sa vie.

Au début des années 1920 la propriété sera acquise par une société immobilière pour réaliser le lotissement du parc. La maison est actuellement propriété d'E.D.F. - G.D.F.

Mais Sceaux se souvient de la présence - qui se voulait très discrète de ce "*personnage de l'histoire, mais que l'Histoire n'a pas encore jugé définitivement.*" (Emile Chasles. avril 1854)

(7) Id.

To The Right Honorable The Lords
Spiritual and Temporal in Parliament assembled

The humble Petition of
His Excellency The Admiral
Schitchagoff and of his
Daughter Catherine
Schitchagoff.



Sheweth

That your Petitioners were born in
Russia out of His Majesty's Allegiance,
but profess the Protestant Religion, and
have given Testimony of their Loyalty
and Fidelity to His Majesty and the
Good of the United Kingdom

And therefore Pray that Leave may
be given to bring in a Bill for
their Naturalization

And your Petitioners will
ever Pray &c.

Paul Schitchagoff

Catherine Schitchagoff

Lettre de naturalisation

Sceaux qui garde le privilège d'abriter dans son cimetière la dernière demeure de "ce grand nom de l'histoire et de l'armée russes," (Id.)

Edmée Benoist de la Grandière

SOURCES

Nous devons une précision au sujet d'un procès mentionné dans notre article de 1997, procès qu'aurait intenté Catherine "à son parent du Bouzet..." Rectifions que **jamais** Catherine n'a fait de procès à son beau-frère Charles du Bouzet ; mais a seulement voulu par un recours au Tribunal, officialiser que son père avait demandé que ses "Mémoires" ne soient jamais publiées.

En réalité, il s'agissait de notes éparses... Dans lesquelles plusieurs ont puisé... Leurs récits peuvent bien sûr avoir été influencés par leurs perspectives personnelles, mais pour l'ensemble ils sont exacts ayant été tirés des mêmes sources authentiques. Officiellement ils sont donc qualifiés de "*non autorisés*".

Le dernier en date et sans doute le plus "travaillé" et le plus sûr est celui de Charles Lahovary (qui peut être consulté à la B.N., mais est seulement accessible en microfiche.)

* Audience janvier 1854. Tribunal civil de la Seine
Plaidoirie de M^c Paillet

* "Mémoires de l'amiral Tchitchagoff (1767-1849)
Avec notice biographique sur l'amiral Tchitchagoff
D'après des documents authentiques"
Leipzig 1862 (Bibliothèque Tourgueniev - Paris)

* "*Athenaeum français*" du 29 avril 1854. - *Mâcon*
(repris par Emile Chasles : "Documents relatifs à la vie et au testament de l'amiral Tchitchagoff" - Paris, 1854)

* Archives du prince Woronzow, ambassadeur du Tsar à Londres (30 tomes... à la Bibliothèque Nationale)
- *Moscou 1881* (Lettres, de 1818 à 1827.)

LA SOUS PREFECTURE DE SCEAUX

devenue Hôtel de Ville en 1887

Le terrain sur lequel ce bâtiment fut construit appartenait à M. et Mme Bertron, les propriétaires du "château de l'Amiral", actuel "Gaz de France". Ils avaient acheté cette magnifique propriété à l'amiral Tchitchagoff en 1842, et dès 1848 avaient commencé à lotir la partie nord, où fut construite notamment la maison Baltard et percée la rue Bertron.

Le département de la Seine fit l'acquisition d'une parcelle pour la somme de trente six mille francs afin de construire un hôtel pour loger la sous-préfecture qui était depuis 1819 logée au 37 de la rue des Imbergères dans une maison achetée par le département à Palloy. L'acte fut signé le 14 décembre 1863 et approuvé par arrêté préfectoral le 29 janvier 1864.

On fit appel à M. Naissant, l'architecte qui avait déjà construit la première mairie vingt ans auparavant. Il choisit de donner au nouvel hôtel une façade classique et un caractère officiel très différent du style italianisant du premier hôtel. Il dessina un plan en "U" dans le style des hôtels parisiens entre cour et jardin. Le bâtiment central contenait l'appartement du Sous-Préfet. Les services administratifs étaient logés dans les ailes. Le fronton fut décoré des armes impériales. C'est M. le baron de Boyer de Sainte-Suzanne, qui inaugura la nouvelle Sous-Préfecture de Sceaux. Il fut ensuite préfet de l'Aude puis gouverneur général de la Principauté de Monaco.

On sait qu'en 1879, les sous-préfectures de Sceaux et de Saint-Denis furent supprimées.

L'hôtel perdit son faste et fut transformé pendant quelques années en pension pour jeunes filles (Ecole de Pape-Carpentier).

C'est en juillet 1886 qu'il fut vendu par le département de la Seine à la ville de Sceaux au prix de soixante mille francs

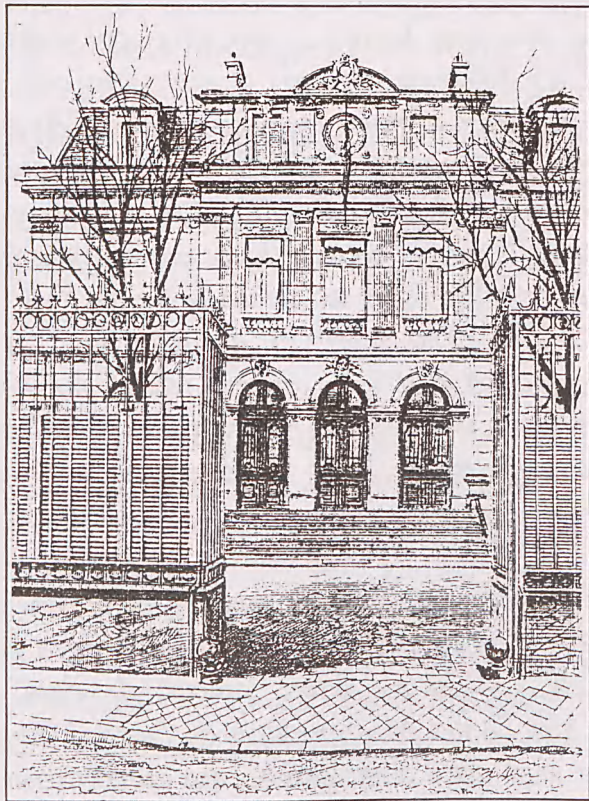
payables en dix annuités. La municipalité s'y installa au mois de janvier 1887.

La justice de Paix succéda à la Municipalité dans le bâtiment devenu pour nous, modernes Scéens, l'Ancienne Mairie.

Jacqueline Combarnous

Sources historiques :

- Archives communales,
- Actes notariés provenant de la Préfecture de la Seine.
- Advielle : Histoire de la Ville de Sceaux.
- Pour l'aspect architectural : Jean-Charles Forgeret, dans "Mairies et Hôtels de Ville, évolution d'une forme architecturale et urbaine depuis le XIX^e siècle, Topos 92 n° 17."



Hôtel de ville de Sceaux. (Ancienne sous-préfecture.)

Gravure de J.B. Humbert
Le monument aux morts sera placé dans la cour
en 1921

HISTOIRE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES A SCEAUX

En 1995 la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques de Paris et d'Ile de France proposait pour thème de son huitième colloque l'étude des "abbayes, prieurés et communautés religieuses de notre région". Elle demandait d'étudier la vie des congrégations, leur esprit institutionnel, leur géographie et l'ethnographie des faits religieux. Le colloque se tint à l'abbaye de Saint-Denis en décembre 1995, sans notre participation. Mais le sujet avait retenu notre attention.

En effet, bien que Sceaux se soit développé dans l'orbite du château et de ses différents seigneurs et non dans celle d'un grand établissement religieux (comme la ville voisine d'Antony dont la moitié des terres appartenait à l'abbaye de Saint-Germain des Prés jusqu'à la Révolution), des communautés religieuses n'ont pas manqué de s'installer dans notre ville au cours de son histoire et de participer à sa vie religieuse et sociale dès la fin du XVII^e siècle.

Il nous a donc paru intéressant d'entreprendre des recherches : elles furent longues et c'est avec quelque retard que notre bulletin présente un premier tableau de ces congrégations installées dans notre ville pour la plupart au XIX^e siècle et qui, pour certaines, y demeurent encore.

L'inégale difficulté de ces recherches interdit un plan chronologique. Après une brève approche de la situation sous l'Ancien Régime, avec les Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul, nous nous intéresserons, aux Soeurs Missionnaires de Notre Dame d'Afrique. Suivront plus tard deux congrégations qui intervinrent davantage dans la vie locale : les Frères de la Doctrine Chrétienne et une partie de l'Ordre des Augustins de l'Assomption : Pères Assomptionnistes, Oblates Enseignantes, Orantes Contemplatives.

LES FILLES DE LA CHARITE

Par testament, Madame Colbert, en 1687, légua 6 000 livres en faveur des filles de la Charité de Sceaux, sans doute déjà présentes dans le village "pour le secours des malades et l'instruction des filles de la dite paroisse". Ainsi naquirent deux ans plus tard, une infirmerie et une salle d'école, sises rue du Petit Chemin, aujourd'hui rue des Ecoles, et rue de Piquepuce (rue Marguerite Renaudin).

Les Filles de la Charité furent fondées au début du XVII^e siècle. Saint Vincent de Paul, aumônier de Monsieur de Gondy, révéla au monde de la Cour de Louis XIII la grande misère matérielle et morale du peuple. Sur sa demande, une riche veuve, Louise de Marillac, forma quelques jeunes filles en 1633 pour soulager les pauvres et les malades. Les "filles de Monsieur Vincent", issues elles même de milieux modestes, étaient disponibles pour les tâches les plus humbles auprès des indigents. Bien que soumises à une règle assez stricte, elles ne furent jamais cloîtrées ni obligées à des vœux perpétuels : elles renouvelaient chaque année leur engagement. Leur habit était celui des paysannes de l'époque. Ce n'est qu'au siècle suivant que se popularisèrent leurs vastes cornettes à ailes blanches, abandonnées dans les années soixante. C'était une "compagnie séculière" approuvée par le roi en 1657 et par le pape en 1668.

Pendant plus d'un siècle de 1689 à 1795 trois filles de la Charité assurèrent à Sceaux le fonctionnement de l'infirmerie qui ressemblait, sans doute, à un dispensaire. Les soeurs visitaient les malades à domicile, d'où leur surnom de "soeurs du bouillon"⁽¹⁾. Vincent de Paul avait assigné à ses Filles comme autre tâche l'instruction des fillettes de la campagne. Une soeur s'occupait à Sceaux, d'une douzaine d'entre elles, gratuitement. Elle enseignait comme dans toutes les écoles de

(1) L'histoire de la bienfaisance à Sceaux sous l'Ancien Régime et au XIX^e siècle a été l'objet de deux articles très complets de Jacqueline Combarrous (bulletins 9 et 10). On y trouvera en particulier toute l'histoire de l'infirmerie.

charité, l'instruction religieuse, des rudiments de lecture et d'écriture et de solides notions d'éducation ménagère.

Très peu de noms de ces religieuses sont parvenus jusqu'à nous : en 1701, un document cite soeur J. Freret, "servante de la Charité des pauvres" ; en 1788, Philippe de la Marnière, intendant du duc de Penthièvre, vante les talents de soeur Catherine "pleine de zèle et d'intelligence pour les malades et la botanique". Françoise Angélique Harel, supérieure, signe l'inventaire de l'infirmerie à la mort du duc, en mars 1793. Certaines devaient s'épuiser à la tâche puisque La Marnière demande le remplacement d'une religieuse "hors de combat".

Bien que les ordres religieux hospitaliers et enseignants aient été interdits et dissous en 1792, les Filles de la Charité restèrent à Sceaux jusqu'en 1795 ; les locaux de l'infirmerie devinrent propriété du Bureau de Bienfaisance communal mais on peut imaginer que la charité publique mit un certain temps à s'organiser et à se financer. Les soeurs pouvaient encore être utiles en ces temps de ravitaillement difficile. Elles acceptèrent d'ailleurs, en 1795, de prêter un serment républicain. Cependant, à l'école elles furent remplacées par une institutrice.

Les religieuses hospitalières devaient jouer encore longtemps un rôle indispensable dans les hôpitaux, les hospices et l'assistance aux plus démunis ; Napoléon 1er autorisera très tôt, en 1800, la réorganisation de l'ordre des filles de la Charité convaincu qu'il était de l'importance de leur mission.

En 1833 Frédéric Ozanam, ami de la famille Cauchy, fonda des sociétés charitables de laïcs : "les Conférences de Saint Vincent de Paul" pour visiter les pauvres et les aider avec une charité de proximité ; une tradition orale sérieuse veut qu'une des premières Conférences ait été créée à Sceaux.

* * *

*

LES SOEURS MISSIONNAIRES DE NOTRE DAME D'AFRIQUE

Une grande maison bourgeoise crépie d'un gris assez austère, au bord d'un beau jardin, en face de la petite porte du lycée Lakanal, 14 avenue F. Roosevelt... Vous êtes chez les Soeurs Missionnaires de Notre Dame d'Afrique, les Soeurs blanches en souvenir de leur habit religieux, abandonné aujourd'hui, au moins en France.

Dès le début du XIX^e, le développement des missions françaises prit une très grande ampleur. Alors que la chrétienté européenne était ébranlée par la Révolution, de vastes espaces, rendus plus proches par le progrès des communications s'ouvraient, à leur tour, à l'évangélisation. L'élan missionnaire accompagna les conquêtes coloniales de la seconde moitié du siècle. De nombreux ordres religieux naquirent alors dont celui des Soeurs de Notre Dame d'Afrique fondé, en 1869, par l'archevêque d'Alger, le cardinal Lavignerie (également à l'origine de la Société des Pères Blancs). Ces Instituts religieux limitèrent, pour l'essentiel, leurs activités à l'Afrique centrale et Equatoriale ainsi qu'au



Deux soeurs blanches missionnaires en Afrique du Nord
Cliché Coll. privée

Maghreb : la Maison Générale des Soeurs Blanches fut longtemps à Alger avant son installation à Rome, dans les années soixante. Religieux et religieuses avaient la volonté de s'adapter, en tout ce qui était compatible avec la foi, à l'existence et à la mentalité africaine : "Pour réussir la transformation de l'Afrique, la première condition est d'élever les Africains dans des conditions qui les laissent du point de vue matériel, vraiment africains. L'apostolat s'adresse à l'âme, c'est l'âme qu'il change." (Cardinal Lavignerie). Les soeurs se préoccupaient particulièrement de l'éducation et de la promotion féminine. Elles apprirent souvent pour cela les langues et les dialectes locaux.

Les religieuses s'installèrent à Sceaux en 1931 dans une



La maison des Soeurs blanches côté jardin
Cliché Coll. privée

belle propriété achetée à Monsieur Paul Aulard, commissaire priseur à Paris. Elle s'étendait de part et d'autre du sentier des Filmins, de l'avenue du Parc (on ne disait pas encore avenue Franklin Roosevelt) à la ligne du chemin de fer. Ce quartier

de Sceaux était encore très peu bâti et quasi champêtre : Soeur Marie Françoise Menguy qui habita la maison de 1933 à 1934 nous décrit ainsi les lieux ; "Dans le grand jardin, au-delà du sentier des Filmins, il y avait des poiriers, des cerisiers, des noyers. Un cultivateur de Bagneux venait labourer notre champ. Deux chevaux tiraient la charrue. Nous cultivions des pommes de terre (deux tonnes par an), des betteraves, des carottes et d'autres légumes. La basse-cour comprenait 50 lapins, 40 poules, 3 chèvres qui nous fournissaient 9 à 10 litres de lait par jour. Madame et Mademoiselle Péguy, nos voisines de droite, nous passaient des pommes par-dessus le grillage". (Il s'agissait de la mère et de la fille de Charles Péguy). Soeur Agnési, qui vint avec quelques compagnes, prendre l'air à Sceaux pendant la guerre, se souvient encore, malgré ses quatre vingt dix ans, des "belles fleurs et des grands arbres qui entouraient la maison".

La propriété se réduisit dans les années cinquante au fur et à mesure de l'urbanisation du quartier : la Mairie de Sceaux expropria en bas du jardin une bande de terrain pour transformer en rue le vieux sentier des Filmins (1951), puis en 1957, un autre terrain, devant la maison cette fois pour aménager le rond-point "avenue Franklin Roosevelt - boulevard Colbert et rue Lakanal". La maison de la gardienne et la buanderie des soeurs furent démolies ; l'avenue a été mise en ligne droite jusqu'au rond-point, nous dit soeur Menguy.

De mars 1960 à juillet 1961 des travaux furent entrepris pour agrandir la maison du côté de l'est : la Maison Provinciale se réinstallait à Sceaux et devait accueillir des soeurs africaines comme nous le verrons plus loin.

La maison de l'avenue Franklin Roosevelt devait accueillir des postulantes. Ouverte en 1939, elle ne put fonctionner qu'en 1945 du fait de la guerre. Les années de guerre troublèrent en effet le début de la communauté de Sceaux comme la Congrégation tout entière puisque les soeurs ne pouvaient plus partir en pays de mission. Après un bref repli à Paris d'août 1939 à novembre 1940 (deux soeurs revenaient cependant chaque jour entretenir le jardin, les locaux étant confiés à la famille Paindavoine), les religieuses revinrent à Sceaux. Elles ouvrirent, pour les jeunes filles de la ville, un centre d'apprentissage dans une grande salle de la maison. Avec Mademoiselle Blanc et Mademoiselle Gard,

elles enseignaient le tissage et confectionnaient des "mouches de pêche". Ce centre d'apprentissage survivra à la guerre et s'installera par la suite dans les "baraquements", 95 rue Houdan, sans les soeurs et avec d'autres activités.

Le postulat ouvrit à nouveau en 1945.

Les jeunes filles "aspirantes soeurs Blanches" venaient y séjourner quelques mois pour mieux connaître la congrégation et vérifier leur vocation. Certaines profitaient de ce séjour pour achever leurs études à l'école Jeanne d'Arc à Sceaux ou à l'Institution Notre-Dame de Bourg-la-Reine. Puis venait le temps du noviciat à Venières en Saône et Loire, la prise de l'habit religieux et après un dernier temps de formation à Alger, l'envoi en mission. Souvent au côté des Pères Blancs, les soeurs exerçaient de multiples tâches : enseignantes dans les écoles primaires, infirmières dans les dispensaires et les hôpitaux de brousse, formatrices de jeunes filles indigènes aptes à les seconder voire à les remplacer.

De 1947 à 1974, la Maison Provinciale de France s'installa à Sceaux avec une interruption correspondant sans doute à la période des travaux cités plus haut. Elle administrait les communautés missionnaires françaises, accueillait l'Economat. Les religieuses, venues de différents pays, y trouvaient lors de leurs congés le calme pour se "ressourcer" intellectuellement et spirituellement.

A partir des années 1960, une évolution importante s'esquisse dans la plupart des ordres missionnaires. La décolonisation est engagée et avec elle le rejet de l'impérialisme du siècle précédent, de la trilogie "administrateur, militaire, missionnaire". Les chrétiens d'Afrique souhaitent préparer la naissance d'une église authentiquement africaine. Les Soeurs Blanches acceptèrent ce passage qu'elles avaient souvent préparé : "Nous sommes venues pour cela affirme l'une d'elles, Soeur Gaby Mathieu, c'est un privilège d'être remplacée par une africaine (en Tanzanie). Dès 1961 des missionnaires africaines sont accueillies à Sceaux et hébergées pendant un an ou deux pour divers stages à Paris.

La communauté change alors d'orientation. En 1974 la Maison Provinciale s'installe à Maison-Alfort et Sceaux va devenir maison d'accueil pour les soeurs de passage ou en congé et aussi pour celles qui sont malades et ont besoin de soins.

Pour recevoir les plus fatiguées, une nouvelle maison, très moderne celle là, est construite au fond du jardin, avec une chapelle. C'est désormais l'entrée principale de la communauté : 16 rue des Filmings depuis septembre 1992.

Certains riverains de cette rue apprécièrent peu cette nouvelle construction qui les privait de la vue du beau jardin qui séparait les deux maisons.

Ce grand jardin comptait dans les années 1982-1986, un potager que les soeurs cédaient à titre gratuit au cuisinier du lycée Lakanal, Monsieur Lafin, puis à Monsieur Timonier et Monsieur Bonnet, "pour qu'il ne soit pas perdu et serve à quelqu'un".

Les plus valides des "soeurs reposantes" sont cependant actives et engagées dans des domaines divers.

Engagement traditionnel dans la catéchèse à l'aumônerie des lycées de Sceaux, dans des travaux pour le catéchuménat et la revue "Caritas" (revue des Soeurs Blanches, aujourd'hui disparue).

Engagement missionnaire conforme à leur vocation. Dès 1953 elles visitaient les familles nord-africaines de Paris et de banlieue. Plus tard certaines, servirent d'interprètes à des maghrébins ou des africains à l'hôpital Marie-Lannelongue. D'autres religieuses sont engagées dans l'alphabétisation, assurent des permanences "au Nid", effectuent des visites dans le quartier auprès des personnes âgées.

Chaleureuses, accueillantes, les soeurs de Notre Dame d'Afrique participent discrètement à la vie de notre ville. Dans vingt cinq pays d'Afrique et du Moyen Orient, leurs consoeurs, qui sont souvent des africaines, poursuivent la mission.

Anne-Marie Vallot

PARC DE SCEAUX

PARC HISTORIQUE OU PARC GRAND PUBLIC

Conférence de M. Viel, directeur des Espaces Verts du
Département des Hauts de Seine, lors de l'Assemblée générale
des Amis de Sceaux du 26 mars 1999

Le Parc de Sceaux est l'objet de l'intérêt croissant du public pour les espaces libres. Sur l'image du département projetée en infrarouge, on voit le rayonnement végétal très important de l'ouest parisien où abondent forêts, parcs et espaces verts, dans une proportion importante par rapport au patrimoine régional. Mais les villes des Hauts de Seine bénéficient inégalement de ce poumon vert. En effet, si la moyenne du département est de 36 m² par habitant, elle est de 10 m²/hab. pour Paris, de 2 m²/hab. pour Levallois, de 69 m²/hab. pour Sceaux.

Le département couvre environ dix sept mille six cents hectares dont cinq mille hectares d'espace verts. Il possède cent trente parcs, deux mille cents espaces verts publics et mille cinq cents hectares de forêts domaniales.

Le parc de Sceaux s'étend aujourd'hui sur cent quatre vingts hectares dont soixante sur la commune d'Antony.

Il en couvrait deux cent trente trois au XVIII^e siècle. Il a connu des décors successifs et fut le lieu de fêtes célèbres. Certains documents nous permettent d'en décrypter les strates et de distinguer quatre périodes dans la vie du parc. Il ne comporte presque plus rien de son état d'avant la Révolution.

AVANT COLBERT

Jusqu'à 1670, c'était un parc privé dans un monde agricole, jouissance de quelques familles nobles, les Baillet, puis les Potier de Gesvres.

COLBERT ET SES SUCCESEURS

Colbert édifie son domaine sur cinquante hectares : le **château, le Pavillon de l'Aurore, le bassin de l'Octogone, les cascades...** L'intervention de **Le Nôtre** en fait un lieu de prestige au coeur d'une activité économique.



Le Bassin de l'Octogone sous Colbert
Col. MIDF

Colbert veut asseoir son pouvoir vis à vis de Louis XIV mais fort de l'expérience malheureuse de Fouquet à Vaux-le-Vicomte, il comprend qu'il n'a pas intérêt à étaler ses richesses.

Il va donc agir avec modestie par rapport aux fastes de l'époque. Il s'installe non loin de Versailles, à proximité de Paris et dans l'orbite du château de Berny qui avait été transformé par Mansart.

Une vie artisanale se développe à Sceaux. D'autre part, Colbert donne un large essor au marché à bestiaux existant.

Il se sert de la demeure de son prédécesseur le duc de Gesvres pour édifier son château en respectant l'orientation est-ouest. Il fait appel aux meilleurs artistes. **Le Nôtre** construit les cascades sur le modèle italien et s'inspire des idées de Desallier d'Argenville et d'Olivier de Serres selon qui "tout ce qui est beau doit être rentable". Il utilise donc tout le potentiel du site, le relief et les ruisseaux existants et c'est grâce à cette optique que l'on peut "lire" le parc, les rus d'Aulnay et de Châtenay ayant été pris en compte pour servir d'axes et l'ancien étang de "Mare Morte" ayant servi à construire l'Octogone.

A la mort de Colbert en 1683, le marquis de Seignelay agrandit le domaine. Il aménage les terrasses, les broderies, la "Patte d'oie", les "Pintades". En 1687, **Jules Hardouin Mansart** construit l'Orangerie ; le jardin qui l'entoure est planté par **Claude Desgots**. **Le Grand Canal** est creusé, la **Plaine des Quatre Statues** apparaît sur les plans.

Sous le duc et la duchesse du Maine, on ne note pas de réaménagements importants. Le parc qui s'étend sur Antony et Sceaux est entretenu par les princes et animé par le nombreux personnel du château.

Du temps du comte d'Eu, de 1755 à 1775, on trouve des vignes, des terres labourables, des bois pour la chasse et des prés.

Le duc de Penthièvre maintient la permanence du site et favorise l'ouverture du parc au public. Son intendant, Philippe de la Marnière, enregistre des droits de pacage du bétail des paysans voisins, mais se plaint des dégâts causés par les vaches. (Le domaine princier était ouvert à tous).

En 1794, le domaine est déclaré bien national. Transformé en école d'agriculture, il est acheté par Hippolyte Lecomte en décembre 1798 ; celui-ci fait raser le château, couper les arbres et passer la charrue.

AU XIX^e SIECLE : LE PARC PRIVE

En 1828, la fille d'Hippolyte Lecomte épouse le fils du maréchal Mortier, duc de Trévise et elle hérite le domaine de son père. Le jeune couple va reconstituer peu à peu le parc de

plaisance, d'abord les plantations, puis plus tard, le château construit dans le style Louis XIII par l'architecte **Lesoufaché** et achevé en 1856.

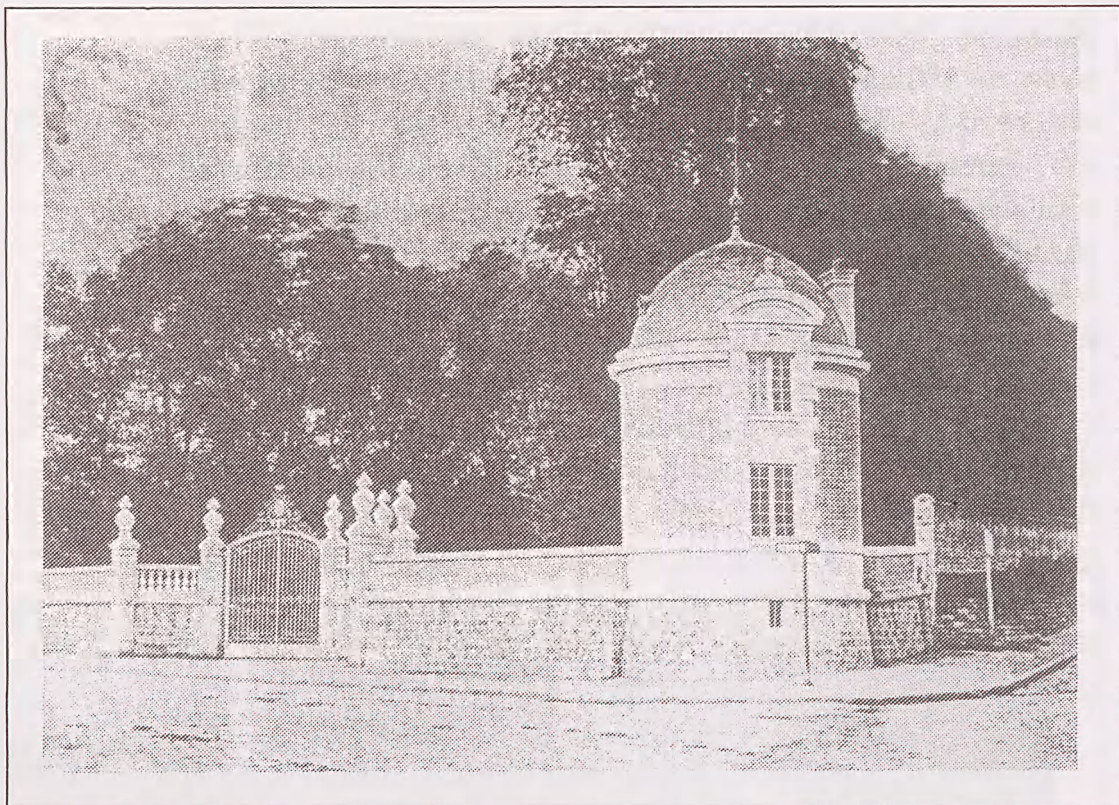
Pendant la guerre de 1870, deux travées de l'Orangerie sont détruites. C'est vers cette époque que l'on plante dans le parc des résineux dont on retrouve encore des restes, ainsi que les peupliers au bord du Grand Canal. On en est aujourd'hui à la troisième génération.

La guerre de 1914 entraîne une importante dégradation du parc dont une partie est réquisitionnée par le Ministère de la Guerre.



Parcage de bestiaux sur l'esplanade pendant la guerre de 1914-1918
carte postale - Coll. MIDF

Après la mort de la marquise de Trévise en 1923, sa fille la princesse de Cystria, devenue héritière, vend le domaine (château et parc) au département de la Seine qui va petit à petit reconstituer un parc de "promenade" tout en lotissant les pourtours nord et est du arc. Le mur d'enceinte qui clôturait le domaine au bas de l'Allée d'Honneur, la grille ainsi que la tour d'angle qui servait de conciergerie, sont démolis.



Domaine de Sceaux
Entrée de l'Allée d'Honneur sur la route d'Orléans
Architecte Davioud
Photo XIX^e Coll. MIDF Contre-type F. Lemaître 1996

LE PARC DEPARTEMENTAL

Beaucoup de projets ont été présentés et abandonnés ; entre autres celui de **Jean-Claude Nicolas Forestier** qui avait rêvé de redonner au parc les bosquets de **Le Nôtre**. C'est finalement **Louis Azéma** qui va réussir à faire accepter son projet en 1930 grâce à une mise de fonds des investisseurs qui vont construire des maisons dans le lotissement de Sceaux et d'Antony.

Le Pavillon de Hanovre : Construit en 1757 en style Louis XVI pour le maréchal de Richelieu ; installé boulevard des Italiens, il abrite les magasins d'exposition de la maison Christofle sous la Monarchie de Juillet. Il est réédifié dans le parc en 1930. Il n'a jamais eu de fonction propre, mais il joue son rôle dans la perspective du parc. Le projet d'y installer un restaurant a été abandonné à cause de son éloignement. Son

ravalement est envisagé. Un espace de restauration devrait voir le jour dans les communs du château.

Les cascades de **Le Nôtre** ont été refaites en 1934 avec des mascarons de **Rodin**.

L'ENTRETIEN

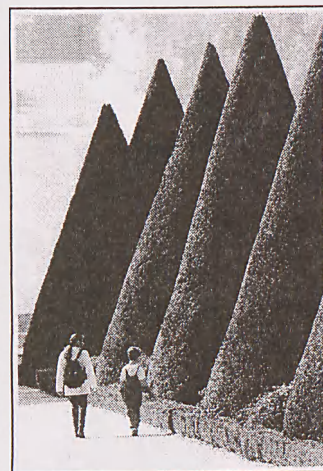
Le curage du **Grand Canal** qui contient cent cinquante mille mètres cubes d'eau et un tiers de boues coûtera trente millions de francs. Ce canal dessiné par **Le Nôtre** et réalisé par le marquis de Seignelay connut une grande animation quand une flottille de canots et de pédalos avait été mise à la disposition du public.

La **plaine des Quatre Statues**, édiflée sur des marécages, exige un important travail d'entretien.

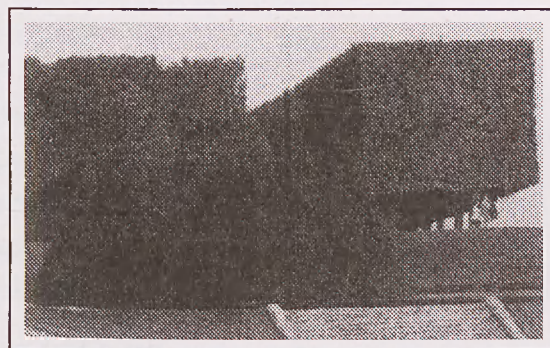
Depuis 1970 le Parc dépend du Conseil général des Hauts de Seine. Il est devenu un parc de détente et de respiration par rapport à la ville. Trente pour cent seulement de sa superficie est aménagée. Beaucoup de place est laissée à la nature sauvage. Après la dernière guerre, on y voyait encore des vaches. Les pépinières étaient célèbres : l'exposition annuelle de dahlias attirait les foules à l'automne.

Le Parc fait l'objet de travaux éternellement recommencés. Tout le système hydraulique est à surveiller, quinze kilomètres d'arbres à tailler (le laser est aujourd'hui adopté) représentent trente mille arbres qui s'étendent sur trente hectares de massifs boisés. Un plan de régénération est basé sur un demi hectare par an. Il faudra soixante ans pour régénérer ce massif forestier. Les peupliers vivent environ soixante dix ans.

On emploie aujourd'hui des techniques plus douces qu'autrefois ; vingt cinq jardiniers assurent l'entretien, utilisant plutôt le désherbage thermique (on brûle les mauvaises herbes) que les désherbants chimiques.



Ifs taillés



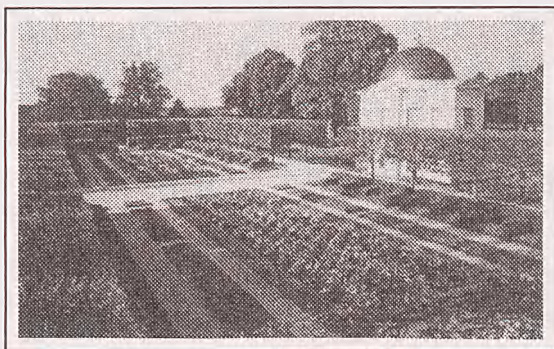
Alignements d'arbres taillés

LE PARC ET LE PUBLIC

Les portes principales d'entrée du Parc sont situées en façade du château, près de l'église, près du Pavillon de Hanovre ; il y en a en tout vingt et une.

Tel qu'il est conçu aujourd'hui, le Parc est un inestimable élément d'environnement. Avec le Jardin de la Ménagerie, la Coulée Verte, le parc de la vallée aux Loups, le parc Henri Sellier, le Bois de la Garenne et le parc de la Solitude, il participe à la richesse du département. C'est un endroit de détente et les règles qui le régissent sont différentes de celles de la ville. Les gens ont des souvenirs individuels, familiaux...; Chacun a son image du Parc et ne souhaite pas la voir modifiée. On nous a reproché d'avoir abattu le pin couché sur lequel tant d'enfants avaient joué. En fait, il datait de Napoléon III et devenait dangereux ; on a soupçonné qu'une source usait ses racines. On a replanté un pin tout droit, peut-être se penchera-t-il lentement ? Il en existe un tout penché, près du pavillon de Hanovre, qui pourrait jouer le même rôle...

On a souhaité donner une touche de nature horticole ;



Le potager du Pavillon de l'Aurore

on a fait pousser des jonquilles... une note plus rustique, moins classique. On a respecté les sous-bois, les coins intimes. On a privilégié la présence des écureuils, des hiboux ; on est même contents de la présence d'un renard !

Le Parc est un espace d'évasion, de liberté, d'aventure, de paix, Jules Renard qui s'étonnait de voir son père se promener apparemment sans but dans le domaine familial a compris sur

le tard qu'il y trouvait tout simplement un lieu de repos et de méditation. Une aire de jeux a été créée après maintes tergiversations. On y a implanté des jeux en bois rare, et choisi comme thèmes l'histoire de la vie du domaine.



Domaine de Sceaux
Photo Lemaitre vers 1988

On a proposé un espace commun de sport, de détente physique, des zones de dégagement, d'atmosphère.

En fait cent cinquante "incivilités" importantes ont été relevées : quatre ou cinq agressions, quelques atteintes aux bonnes moeurs, quelques apparitions de drogues douces. Quatorze gardiens et six policiers veillent sur le Parc. Ils leur faut trois quarts d'heure pour ouvrir et fermer les vingt et une portes.

Le Parc est un lieu de rencontre. Deux millions de visiteurs le fréquentent chaque année. Il y a eu quelques usages détournés où les dégradations ont été réglées par les auteurs, mais jugées regrettables.

Le Parc est un repère pour le public, pour l'individu. Il conjugue en permanence l'esprit créatif d'un maître d'ouvrage

qui crée l'espace, des gestionnaires qui le font évoluer et le plaisir des usagers qui en bénéficient.

Pour profiter pleinement de ce bel espace, il nous faut maintenir un équilibre entre la partie historique et la partie naturelle sensible aux usagers.

Texte des Amis de Sceaux
d'après les notes prises par Micheline Henry

* * *

*

Un poète au Parc de Sceaux :

*T'en souviens-tu, c'était un jour de semaine au Parc de Sceaux
Il y avait le soleil et l'ombre et il y avait le silence
Il y avait des rires d'enfants au fil de l'herbe tendre
Et la splendeur de l'heure sur les siècles passés
Il y avait une jeune fille sur presque tous les bancs
Rêvant à quel printemps tout au coeur du printemps
Il y avait des peupliers verts frissonnant dans leur or
Et de longues années désertes au bout du souvenir*

*T'en souviens-tu, c'était un jour de semaine au Parc de Sceaux
Il y avait le silence et l'ombre et il y avait le soleil
Il y avait la fraîcheur des tunnels de feuillage
Et le vertige du jour sur les bords du canal
Il y avait l'eau dormante au fond de la mémoire
Et des ronds de poisson tout autour du présent
Il y avait l'eau coulante il y avait l'eau chantante
Descendant les degrés de la mélancolie*

*T'en souviens-tu, c'était un jour de semaine au Parc de Sceaux
Il y avait le soleil et le silence et il y avait l'ombre
Il y avait le pavillon la coupole et des joies de tulipes
Et l'endroit où flottait le bonjour et l'adieu
Il y avait aussi des gens qui passaient sans rien dire
Et l'écho des oiseaux dans le bois de l'oubli
Il y avait toi et il y avait moi et il n'y avait plus personne
Quand la lune se leva sur les statues et les eaux.*

André Verdet

LE CHATEAU DE SACHE

12 juin 1999

Chaque année, aux beaux jours, les Amis de Sceaux proposent une sortie, en général très appréciée.

Ils s'efforcent dans leur choix de trouver un lien, si ténu soit-il parfois, avec l'histoire de Sceaux.

Nous fêtons en 1999 le bicentenaire de la naissance de Balzac.

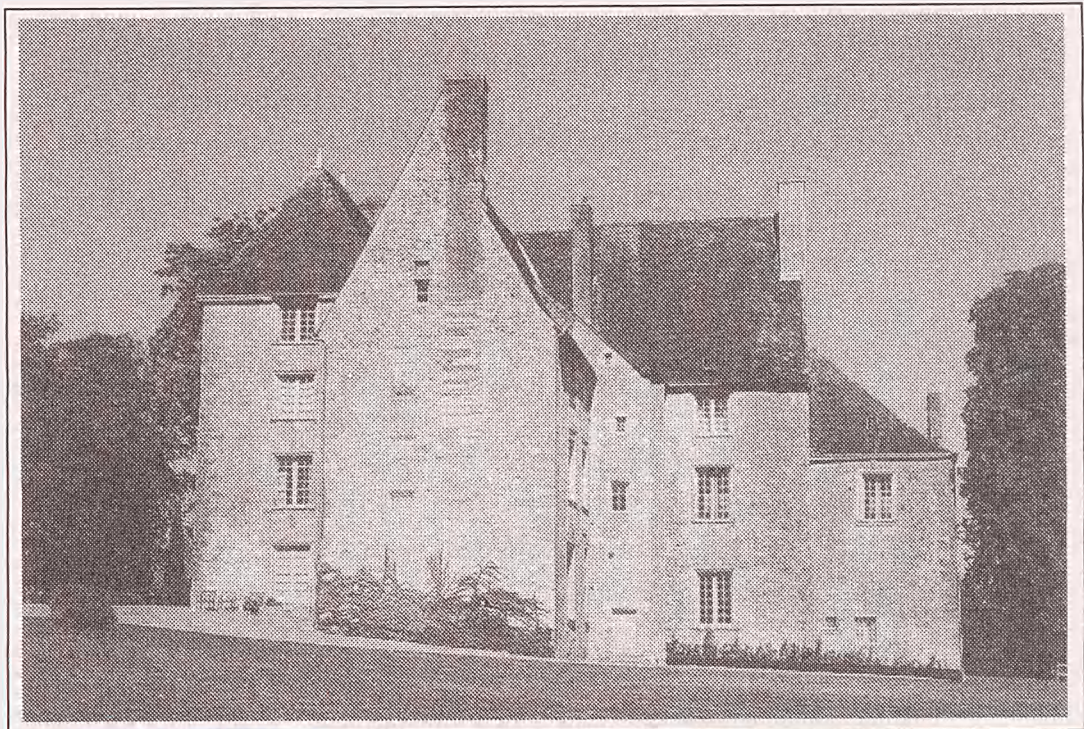
Notre ville ne lui était pas inconnue puisqu'à l'occasion d'un de ses séjours à Aulnay (aujourd'hui Châtenay-Malabry) chez l'écrivain Latouche, le jeune Honoré de Balzac découvrit le bal de Sceaux qui lui inspira la nouvelle du même nom (comme l'a rappelé Renée Lemaître dans le bulletin précédent). Ce divertissement qui avait pour cadre le jardin de la Ménagerie, dura tout au long du XIX^e siècle.

*C'est ainsi que fut programmé un petit voyage dans la vallée de l'Indre avec la visite du **château de Saché** où l'écrivain aimait se rendre, suivie d'une promenade dans les jardins de Villandry, tout proches, après le déjeuner.*

C'est à Saché que Balzac aimait venir se reposer "comme un enfant sur le sein de sa mère". Il y séjourna une quinzaine de fois entre 1823 et 1848 et y écrivit plusieurs de ses romans.

Nous quittons Sceaux de bonne heure, par un agréable temps d'été. Le voyage en car nous laisse détendus et libres de converser à loisir.

En arrivant à Saché l'on est aussitôt conquis par le charme du vieux manoir du XVI^e siècle (remanié au XVIII^e et XIX^e) et le calme et la sérénité de son parc au sein d'une campagne harmonieuse.



Château de Saché (Indre et Loire 37)
Musée Balzac.

Ici, beaucoup de choses sont encore en place : le cadran solaire dans le parc, grâce auquel Balzac réglait sa montre, la cloche près du perron qui l'arrachait à son travail forcené. C'est ce que fait remarquer la conférencière (qui se révélera très intéressante et érudite) en nous accueillant à l'entrée.

Après avoir traversé le vestibule, on entre dans le SALON dont le décor mural date de 1803 : "papier aux lions" et trompe-l'oeil. Balzac venait y lire, devant ses amis, ses derniers chapitres qu'il mimait avec un grand talent théâtral.

Dans la SALLE A MANGER, le papier verni qui représente les principales scènes de *Télémaque* rappelle celui que Balzac décrit dans *le Père Goriot* pour le salon de la pension Vauquer .

C'est dans la SALLE DU LYS que se trouvent les portraits et souvenirs des parents de Balzac, de ses amis et de ses nombreuses égéries :

- *Le père de Balzac*, Bernard-François, venait d'Albi - Il s'installe à Paris puis à Tours, et à nouveau à Paris. C'était un

personnage très en vue, qui avait écrit plusieurs ouvrages : une défense des filles-mères et un traité sur la longévité. C'est lui qui avait ajouté une particule à son nom. C'est lui aussi qui avait proposé d'installer une pyramide dans la cour du Louvre...

- *Madame de Balzac* avait 32 ans de moins que son mari. Elle eut une liaison avec Jean de Margonne, propriétaire de Saché, dont elle eut un fils Henri.

Balzac disait être haï de sa mère, avant même qu'il ne fût né. Elle le mit immédiatement en nourrice puis en pension chez les Oratoriens de Vendôme. C'est ainsi qu'il ne vit sa mère que deux fois en sept ans.

Plus tard, il abandonne ses études de droit, commencées chez un avoué, pour se consacrer à la littérature ; mais il fut d'abord imprimeur-éditeur et fondateur de caractères. Il fit de très mauvaises affaires et sa mère lui avança soixante mille francs or pour lui éviter la faillite (elle ne fut jamais remboursée). A vingt neuf ans, à cause de ses dettes, il était condamné à écrire...

(**Illusions Perdues** et **César Birotteau** décrivent une faillite et l'infamie qu'elle entraîne).

- *Madame de Berny* fut son premier amour. Elle avait quarante quatre ans et lui vingt deux. Mère de nombreux enfants, elle sut apporter à son jeune ami la tendresse qui lui avait tant manqué. Elle l'aida financièrement reprenant la fonderie de caractères pour son fils Alexandre (l'entreprise prospéra jusqu'en 1973). C'est elle qui inspira à Balzac le personnage de Madame de Mortsauf dans **Le Lys dans la Vallée**. Il voulait faire de son héroïne une image de la "femme vertueuse fantastique".

Dans la même salle, on peut voir aussi les portraits de :

- *Zulma Carraud*, une amie de pension de sa soeur Laure.
- *La duchesse de Castries*, qui lui inspira **la duchesse de Langeais**.
- *La duchesse d'Arbrantès*, ruinée, à qui Balzac suggéra d'écrire ses Mémoires. C'est elle qui l'avait introduit dans les salons.

- le portrait d'*Eve Hanska* à l'âge de dix sept ans est celui d'une jeune fille ravissante.

La comtesse Hanska, arrière petite nièce de Marie Leczinska, fut le dernier amour de Balzac. Elle le rencontra en Suisse en 1833, puis à Vienne en 1835. Cet amour fut longtemps réduit à des échanges épistolaires. Ce n'est qu'à la mort du comte Hanski qu'Eve put épouser son ami, après de grandes difficultés : elle était polonaise et sa fortune ne pouvait passer à un étranger. Elle légua ses biens et son titre à sa fille Anna ; le domaine (Château de Wierzschownia) resta ainsi dans la famille polonaise jusqu'en 1917. C'est aujourd'hui une Ecole d'agriculture et la chambre qu'y occupa Balzac a été restaurée à l'occasion du bicentenaire.

C'est en Ukraine, près de Kiev qu'ils se marièrent, en mars 1850, lui étant déjà très malade. Leur vie conjugale ne devait durer que cinq mois, et l'enfant que la Comtesse attendit de Balzac quand elle avait quarante sept ans mourut avant sa naissance.

Pour lui offrir une résidence plus digne d'elle que la maison de la rue Raynouard à Paris, dite aujourd'hui Maison de Balzac, le romancier acheta, meubla et décora l'hôtel Beaujon, rue Fortunée, ce qui l'endetta de deux cent mille francs or...

On pense que les malaises de l'écrivain, décrits dans sa correspondance étaient dûs au diabète. Un malheureux coup sur un meuble, en 1850, entraîna un abcès suivi d'une gangrène mortelle. Il avait cinquante et un ans. Il appela, dit-on à son chevet d'agonisant, dans son délire, Horace Bianchon, le grand médecin, imaginaire, de **La Comédie Humaine**.

- un beau dessin à la sanguine représente Anna Hanska, fille du premier mariage d'Eve. L'auteur de ce portrait, Jean Gigoux eut une longue liaison avec la veuve de Balzac.

- un des portraits les plus émouvants et précieux est ce document photographique qui le représente la main sur le coeur. L'original, un daguerrotype de Bisson se trouve rue Raynouard, là-même où se trouvait Balzac en 1842. Nadar devait plus tard le reproduire. Le premier portrait à l'huile de

Balzac, aujourd'hui au musée de Tours, fut exécuté par Louis Boulanger en 1836.

Deux portraits sculptés ont été exécutés de son vivant. Le plus connu est celui de David d'Angers : un buste en marbre ultérieurement coulé en bronze sur la tombe de Balzac, au cimetière du Père-Lachaise.

Falguière sculpta un monument à Balzac, qui fut inauguré en 1902 à l'angle de la rue Honoré de Balzac (ancienne rue Fortunée) et de l'avenue de Friedland.

Pour fêter le centenaire de sa naissance, Rodin qui n'avait pas connu Balzac vint à Saché pour interroger ceux qui l'avaient fréquenté. On l'envoya à Azay-le-Rideau où vivait son sosie (1 m 58 - 80 kg).

Rodin réalisa trente six études avant que la sculpture finale, représentant Balzac debout, ne soit inaugurée boulevard Raspail à Paris. (Il y aura en juillet prochain à Saché une exposition Rodin-Balzac).

Balzac fut l'objet de beaucoup de caricatures. Son physique s'y prêtait facilement (un As de pique coupé en deux...) Les descriptions faites par ses contemporains sont assez horribles. Mais tous s'accordaient pour dire que ses yeux "étaient de jais avec des éclats de diamant".

Quand il parlait, il émanait de son regard un magnétisme qui est une explication de sa séduction.

Une des raisons de ses énormes dettes fut son système de travail. Il faisait des corrections, même sur le texte déjà imprimé, et, au dessus de dix pour cent de la normale, celles-ci lui étaient facturées, ce qui lui coûta une fortune. Son écriture était réputée illisible et les typographes ne pouvaient travailler



Portrait de Balzac par Bisson 1842
daguerreotype inv. 93

plus de deux heures par jour, sur ces épreuves raturées de corrections.

Deux feuillets originaux sont exposés dans une vitrine spéciale de la pièce suivante.

La correspondance entre Balzac et ses éditeurs et imprimeurs est édifiante (Il eut huit éditeurs). Certains de ses ouvrages étaient vendus des années avant qu'il n'ait commencé à les écrire.

Outre de nombreuses éditions originales sont présentées ici des gravures tirées des ex-pages de garde de ses oeuvres.

Quatre ouvrages datent de ses séjours à Saché : **Louis Lambert** (qui est comme son auteur un enfant solitaire) le **Père Goriot**, **Maître Cornélius** et la **Recherche de l'Absolu**.

C'est à Saché qu'il a imaginé aussi les **Illusions perdues** et une **Ténébreuse Affaire**.

Il y a trouvé son modèle **pour le Curé de Tours** et s'est inspiré des environs pour les **Contes Drolatiques**.

La vallée décrite dans le **Lys dans la Vallée** est la douce et ravissante vallée de l'Indre qu'il a maintes fois arpentée à pied, souvent par économie, pour venir de Tours à Saché.

La dernière pièce que nous visitons, et aussi la plus émouvante est SA CHAMBRE, sous les combles.

La fenêtre donne sur "la magnifique tapisserie de chênes dorés aux cimes sévères, aux pieds de bronze".

Le lit alcôve est signé des initiales d'un de ses pseudonymes de jeunesse, Horace de Saint-Aubin.

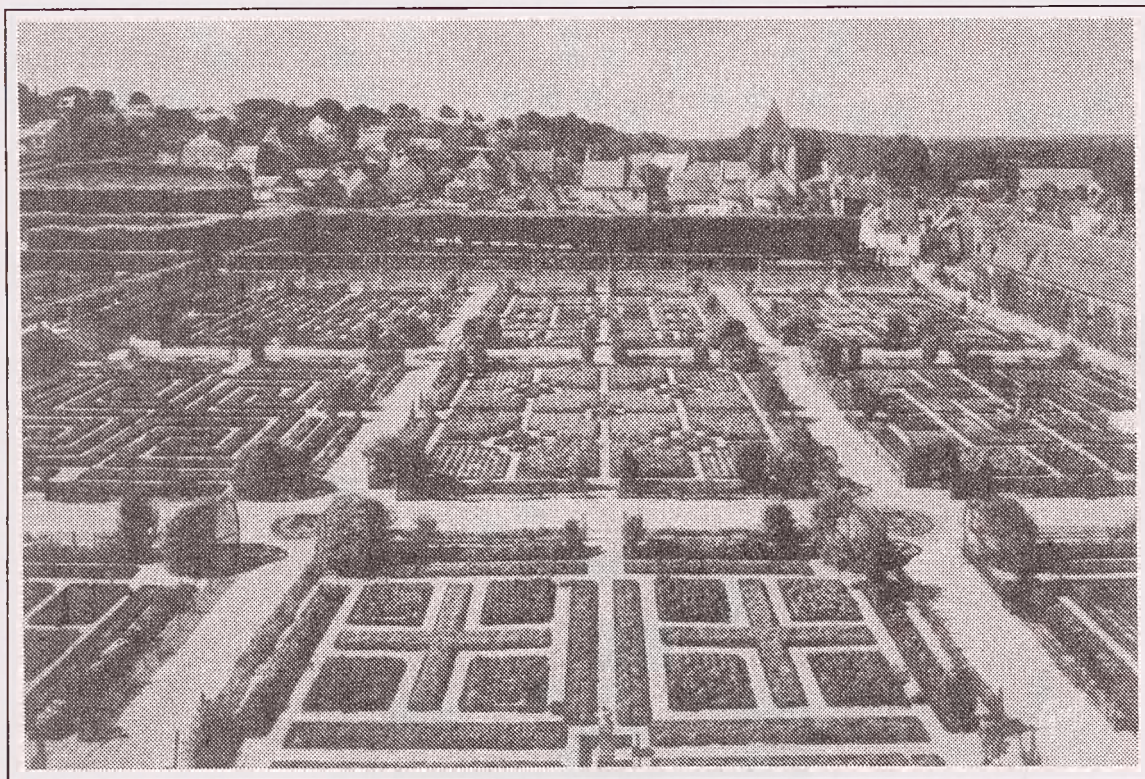
Sur la table de travail, aux dimensions raisonnables, se trouve le massicot avec lequel, par économie aussi, il coupait son papier. Il ne manque que la cafetière, exposée rue Raynouart.

Balzac buvait des litres de café, jour et nuit, jusqu'à ce qu'il n'en ressentît plus aucun effet.

Malgré sa vie trépidante, il a écrit quatre vingt dix sept ouvrages et créé deux mille cinq cents personnages sur une période d'environ dix huit ans.

Son oeuvre comprend aussi six pièces de théâtre, de nombreuses contributions à des journaux ainsi que deux mille six cent lettres.

Une jolie petite librairie termine la visite. Nous ne pouvons nous y attarder, mais prenons la résolution de relire beaucoup de romans de Balzac... Nous sommes très en retard pour le délicieux déjeuner servi dans un cadre original : de vraies grottes aménagées, à Azay-le-Rideau.



Château de Villandry (Indre et Loire)
Le jardin potager

Puis nous nous rendons dans les Jardins du château de Villandry.

Le Docteur Carvalho, fondateur de la "Demeure historique" acheta Villandry en 1906 et reconstitua patiemment les jardins français du XVI^e siècle, dont il n'existe pas d'autre exemple en France.

Nous nous y promenons très agréablement et longeons le jardin d'eau : miroir de sept mille mètres carrés.

Puis le jardin d'ornements, dont la disposition des massifs symbolise "les formes de l'amour" : amour tendre, passionné, volage, tragique.

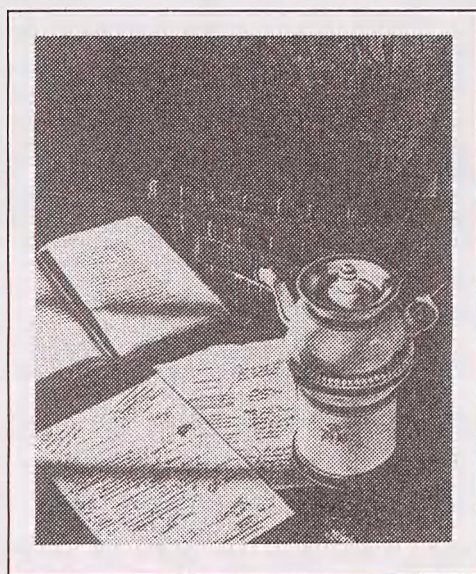
Entre le potager et l'église a été créé le jardin des simples aux multiples plantes médicinales.

Cette ordonnance architecturale est due à l'influence des jardiniers italiens ramenés par Charles VIII. Au XVII^e siècle, les fleurs, arbustes et fruitiers les plus courants sont connus. Parmi les légumes, il manque la pomme de terre.

Le verger, dont le tracé est inspiré des plans d'Androuet du Cerceau, domine toute la propriété.

Et puis ce fut le retour en car ; nous arrivâmes à Sceaux en début de soirée, heureux de cette journée d'amitié et de culture.

Claire Balland





LE PASSAGE RENAUDIN

vu vers l'ouest.

Ancien passage de Pique Puce (ou Picpus selon les lieux),
un des coins préservés qui donne une image du vieux village.

Le passage sous la maison donnait accès à la rue Voltaire,
et à l'actuel parking place du Général de Gaulle (rue du Puits avant la Révolution).

Gravure de Gabrielle Garapon

EPHMERIDES

1998

- DECEMBRE L'association des Amis du cinéma Trianon fête ses dix ans.
18^{ème} foire aux santons et crèches de Provence.

1999

- JANVIER Réfection de l'aile ouest de l'hôtel de ville.
Les Gémeaux sont reconduits pour trois ans pour l'exploitation du cinéma Trianon.
- MARS Recensement de la population
Le conseil municipal des jeunes est invité au Parlement Européen de Strasbourg.
- 7 AVRIL Décès du général Benoît, Maire-adjoint de 1983 à 1995.
- 22 AVRIL Décès de Jean-Jacques de Meyenbourg, conseiller municipal de 1983 à 1989.
- MAI Installation dans la fontaine du jardin du Petit-Château, nouvellement recréé suivant les plans du XVIII^e siècle, d'une statue du sculpteur Claude Lalanne baptisée Olympe.
- 4-6 JUIN 3^{ème} marché de Provence.
- 6 JUIN Fête félibréenne et méridionale
- 19 JUIN Journée des centenaires à la maison de retraite Marguerite Renaudin.

Résultats provisoires du recensement : environ 19 600 habitants à Sceaux contre 18 200 précédemment.

JUILLET Début des travaux de l'aménagement de l'Allée d'Honneur.

18-19 SEPTEMBRE Participation de notre association aux journées du patrimoine sous forme de parcours guidé "A la découverte du centre ancien "Sceaux-village".

Ouverture de deux classes supplémentaires à l'école maternelle des Blagis et à l'école élémentaire des Clos Saint Marcel.

25 SEPTEMBRE Inauguration à la M.J.C. de deux studios de répétition "la Caisse claire" dotés d'équipements de haute technologie adaptés à la pratique de musique amplifiée.

NOVEMBRE Agrandissement du Monoprix, rue Houdan, dans le quartier de Robinson.

Vendange à la maison de retraite Marguerite Renaudin.

Conclusion de l'affaire de la ZAC Robinson. La ville devra rembourser vingt millions de francs à la S.N.C. Sceaux -Ilot Robinson.

DECEMBRE 19^{ème} Foire aux Santons et crèches de Provence.

25 DECEMBRE Un violent ouragan abat des arbres dans les parcs et jardins de Sceaux.

RAPPORT MORAL

présenté le 27 mars 1999

Chers Amis

Il est très émouvant pour moi de venir ici, aujourd'hui vous présenter le rapport moral sur l'activité de l'année 1998-1999 de notre association, ayant été auprès de celles qui m'ont précédé depuis la renaissance en 1981.

La charge m'a été confiée par le Conseil d'Administration l'an dernier. Je souhaite ne pas démeriter. Françoise Petit et Jacqueline Combarnous m'ont aidée à maintenir allumé le flambeau, je les en remercie ; les choses s'éclairent pour moi, mais j'espère que le "trio infernal" restera bien en place... : il faut dire que les Amis de Sceaux méritent bien leur nom d'Amis ; c'est vrai avec vous tous, tout au long de ces années, nous avons appris à nous connaître et à nouer des liens très forts d'assistance mutuelle. Les autres membres du bureau ne sont pas oubliés dans ma pensée, mais je voulais ici rendre un hommage particulier au travail régulier, discret et continu de Françoise et de Jacqueline.

L'exemple le meilleur de ce travail vous est donné par la publication, enfin réalisée, de l'étude de M. Auguste Panthier sur l'histoire du Petit Château. Elle vous avait été annoncée l'an dernier. La voici sortie, très belle, très complète avec des illustrations en couleurs ! une présentation de Renée Lemaître et un très intéressant glossaire élaboré par Micheline Henry, expliquant les termes juridiques vieillissés, les noms des tissus et des meubles anciens. Vous pouvez l'acquérir dès aujourd'hui au prix de 150 F.

Le bulletin n° 15 qui vous a été remis, tout frais sorti de l'impression, est un autre exemple du travail fait en commun. Vous trouverez un rappel de la présence de l'écrivain Latouche à Châtenay, par Renée Lemaître qui a étoffé les recherches qu'elle nous avait présentées dans le Bulletin n° 1. Jacqueline Combar nous quant à elle, continue d'explorer la vie sociale dans le passé de notre ville : après avoir traité des jardins ouvriers, puis de la Bienfaisance à Sceaux depuis Madame Colbert et ses successeurs tout au long des deux siècles qui ont suivi, elle nous propose cette année le premier volet d'une étude sur l'enseignement à Sceaux à travers l'histoire de l'école des garçons au XIX^e siècle. Micheline Henry apporte un complément à sa somme publiée en 1988 sur J.-J. Champin par la découverte de deux oeuvres jusqu'alors inconnues. Micheline Henry, toujours elle, infatigable chroniqueur de nos visites, rend compte scrupuleusement de la visite au château de Rambouillet faite en octobre 1997, avec de nombreuses photos. Gabrielle Garapon a dessiné la petite Vierge à l'enfant qui orne la maison d'angle entre la rue des Ecoles et la rue du Dr Berger, au dessus du coiffeur. Nous n'avons pas trouvé encore, de document sur l'origine de cette statue ; il y a une recherche à faire. Avis aux amateurs. Pour finir vous trouverez l'In memoriam qui rappelle le souvenir de M. Hartmann et des membres défunts de notre association : M. Brault, Mme Deillon, M. Suant ; les éphémérides tenus à jour par Fabienne Corbière et le texte du rapport moral 1997 prononcé en 1998 par Jacqueline Combar nous.

Comme vous avez pu le constater, nous avons continué notre collaboration à Sceaux-Magazine par une "Petite chronique du temps passé". Nous étudions une nouvelle formule pour l'an prochain. Peut-être reprendre l'histoire des rues, mais en l'étoffant d'une histoire des maisons et des habitants dans la mesure du possible ?

Notre collaboration à la ville s'est étendue au service des Archives : l'archiviste alors en poste, M. Goll, avait demandé, avec l'accord de la municipalité, à notre association de l'aider à établir les tables décennales des registres de catholicité qui manquent pour le XVII^e siècle. Je rappelle que les plus anciens registres, de baptêmes en particulier, remontent à 1609. C'est un gros travail que je souhaitais mener à bien.

Malheureusement j'ai très vite réalisé que cela me demandait beaucoup de temps, ayant passé trois heures pour une année de baptêmes, faute d'une lisibilité parfaite des écritures d'époque. J'ai donc décidé de me former à la pratique de ces écritures avant de rendre un travail correct. L'enseignement est dispensé une fois par semaine, aux Archives Nationales, en fin d'après-midi et se prolonge sur deux années.

Enfin, nous avons maintenu nos liens avec la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et d'Ile de France dont nous sommes membres depuis quinze ans. Le programme du prochain congrès en décembre 1999, porte sur "l'industrialisation et la désindustrialisation de Ile de France". Nous souhaiterions y avoir une participation en proposant une étude sur l'histoire de l'imprimerie Charaire, de ses devanciers au XIX^e siècle jusqu'à son extinction au début des années 1960, si mes souvenirs sont bons. Pour l'instant les premières recherches n'ont pas donné grand chose ; nous aurons à nous prononcer d'ici la fin juin pour savoir si nous participons activement à ce congrès. A l'occasion de cette proposition je voudrais dire que notre association est une adhérente fidèle de la Fédération qui depuis plus de cinquante ans défriche l'histoire grande et petite de notre région, et assure par la publication de ses travaux une meilleure connaissance de la vie profonde de notre société francilienne. Nous y avons participé pour la première fois avec Renée Lemaître et moi même lors du congrès sur la "Vigne en Ile de France". Micheline Henry et Martine Grigaut ont participé aux travaux de divers colloques suivants.

En vous parlant de cette Fédération, je dois faire une mention particulière pour son président Jean Jacquart, professeur d'histoire du XVI^e siècle à Paris-Panthéon-Sorbonne qui a animé de façon très active la Fédération et ses diverses composantes. M. Jacquart est malheureusement décédé le 24 décembre dernier. Il n'était que de voir l'assistance de l'église Saint-Paul, Faubourg Saint-Antoine, à ses obsèques pour comprendre à quel point il avait été apprécié et était regretté par nous tous. Un rappel de sa mémoire sera publié dans le prochain numéro de notre Bulletin, c'est à dire le n° 16.

Enfin je ne vous ai pas parlé de notre visite annuelle extra-muros qui a porté nos pas à l'abbaye de Châalis qui,

comme vous le savez, conserve, outre une chapelle du XIII^e siècle avec des fresques du XVI^e, un logis abbatial datant du XVIII^e siècle, construit par l'abbé commendataire de l'abbaye, lequel était le comte de, neveu de la duchesse du Maine.

PERMANENCES :

Vous savez que nous tenons une permanence dans la salle du fonds local de la bibliothèque municipale tous les samedis après-midi, hors congés scolaires. En plus il est possible de venir sur rendez-vous, généralement le mardi après-midi.

Ces rencontres individuelles sont toujours très intéressantes : ce sont des familles qui, par courrier, essaient de retrouver des traces de leurs ancêtres proches, (les plus anciens relevant du service de l'Etat-civil, via les Archives municipales) ; des étudiants en maîtrise ou en DEA, envoyés par leurs directeurs de travaux universitaires ; ce sont des personnalités françaises ou étrangères qui ont trouvé dans notre cimetière les restes d'ancêtres ou d'alliés familiaux : la dernière en date, reçue hier, est la femme de l'Ambassadeur de Nouvelle Zélande qui s'intéresse à l'Amiral Tchitchagoff, sa famille anglaise étant liée à celle de sa femme et elle a pu apporter beaucoup de renseignements complémentaires à Mademoiselle de la Grandière, qui comme vous vous en souvenez, avait donné un article sur l'Amiral à partir de recherches faites dans les bibliothèques françaises. Nous attendons avec impatience, un nouveau travail à partir du Château de l'Amiral comme disent les Scéens...⁽¹⁾ Je trouve particulièrement étonnant le rapprochement entre le pont d'Arcole et le pont de la Bérézina à travers la même maison...

(1) Cet article paraît dans ce bulletin.

NOS PROJETS

En premier s'intéresser à l'histoire de l'imprimerie Charaire.

Continuer à explorer l'histoire sociale de notre ville : nous attendons toujours une étude sur les "congrégations religieuses" qui ont vécu à Sceaux pendant deux siècles et ont assuré des services sociaux importants.

L'an prochain, vous aurez le texte de la conférence de Madame Rhein qui nous avait entretenus l'an dernier du développement de la ville à partir des photographies aériennes qui étaient présentées sur les murs autour de nous.

J'ai, comme certains d'entre vous ici, entendu la conférence très passionnante donnée à l'occasion du centenaire de la S.I.E.P. par Madame Poujol. Je souhaite que cette dame, sociologue, chercheur au C.N.R.S. puisse venir nous refaire sa communication ou une communication parallèle car, en l'entendant, ce sont des personnes que je voyais apparaître derrière ses évocations plus générales sur l'histoire du mouvement qui a porté ces sortes d'universités populaires du début du siècle. Nous lui demanderons un article pour notre bulletin.

Nous projetons une visite à la maison de Balzac à Paris, pour le bicentenaire de sa naissance : malheureusement elle est très petite et les places seront limitées.

Enfin je vous annonce que Jean-Luc Gourdin s'est intéressé à la duchesse du Maine sur laquelle il va publier prochainement un livre : voilà qui va réjouir Renée Lemaître.

Thérèse Pila

MONSIEUR JEAN JACQUART

Il n'est pas fréquent, dans nos colonnes, d'évoquer le souvenir de personnalités étrangères à notre ville, mais il m'a paru difficile de ne pas rappeler l'importance pour notre association de Jean Jacquart décédé le 24 décembre 1998, Président de la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et d'Ile de France.

C'est avec lui, en effet que prit contact en 1982 Renée Lemaître, désireuse de faire participer les Amis de Sceaux aux travaux de la F.S.H.A. de Paris et d'Ile de France, fédération de sociétés savantes reconnues comme telles et pour laquelle nous devons prouver le sérieux de nos recherches.

Jean Jacquart était un pur "parisien", né dans le quartier du Marais, baptisé et enterré dans la même église Saint-Paul. On nous a rappelé lors de ses obsèques, sa fidélité à son quartier depuis l'école communale et le Lycée Charlemagne... Ancien élève de l'E.N.S. de Saint-Cloud, agrégé d'histoire en 1951, ses débuts dans l'enseignement le conduisent aux lycées de Melun et de Saint-Maur. Il ne s'éloignera hors de sa chère Ile de France, que pour occuper des charges d'enseignement dans les Universités de Besançon, Clermont-Ferrand et Amiens. Nommé en 1972, Professeur titulaire de la chaire d'histoire du XVI^e siècle à Paris I Panthéon-Sorbonne, son champ d'étude privilégié sera les campagnes d'Ile de France après une thèse sur "La campagne du Hurepoix".

Il a animé les travaux de la F.S.H.A. et des Sociétés qui la composent pour faire progresser la connaissance du passé si riche et si divers de notre province qu'on ne peut réduire à l'histoire du pouvoir central. Il est à l'origine de recherches qui seront présentées lors de colloques trisannuels.

- Histoire du Paysage rural et urbain d'Ile de France (1973).
- La forêt en Ile de France et l'utilisation du bois (1976).
- L'Ile de France au Haut Moyen Age - Bilan de trente ans de recherches (1980).
- La vigne et le vin en Ile de France (1983), colloque auquel nous avons participé Renée Lemaître et moi-même par deux communications.
- L'administration locale en Ile de France (1986).
- La Révolution en Ile de France (1989).

Le thème retenu pour 1999 étant "Industrialisation et désindustrialisation en Ile de France".

Jean Jacquart était un grand universitaire qui ne dédaignait pas les travaux modestes de nos sociétés, mais au contraire appréciait les multiples facettes de nos recherches qui telles un gigantesque puzzle, permettent une peinture fine de nos origines. L'affluence à ses obsèques montrait combien il avait été apprécié et combien son souvenir devait servir de modèle pour nos recherches futures.

Thérèse Pila

* * *
*

LE GENERAL ANDRE BENOIT

Le Général André Benoît, est décédé en avril 1999. Ancien adjoint au Maire de Sceaux, il était membre fidèle de notre association, depuis de longues années, toujours présent aux Assemblées Générales.

MONSIEUR JEAN-JACQUES DE MEYENBOURG

Décédé également en avril 1999, a participé pendant six ans aux travaux du Conseil Municipal - Ancien élève de Lakanal, il avait des attaches à Sceaux depuis le XIX^e siècle - quand y vivait un de ses aïeux : Nicolas-Alexandre Barbier, peintre, professeur de dessin des enfants du roi Louis-Philippe et père du librettiste d'opéra : Jules Barbier.

MADAME SUZANNE PERRIN

Décédée en octobre 1999, a été membre des Amis de Sceaux très régulièrement jusqu'à ce que la maladie l'éloigne de nous. Elle habitait le "chalet blanc" que les Scéens connaissent bien à l'entrée de la rue du Lycée.

MADAME JEAN PETIT

Madame Jean Petit née Aelis Lemaître, décédée le 24 décembre 1999 à Paris. Elle passa sa jeunesse à Sceaux dans la maison familiale, 22 rue du Lycée, jusqu'à son mariage. Son père Henri Lemaître et sa soeur Renée Lemaître ont été tous deux Présidents des Amis de Sceaux. Elle-même en était un membre fidèle.

MONSIEUR DJILLALI MAHDOUNE

Enfin une personnalité modeste, mais bien connue de tous : Monsieur Djillali Mahdoune qui fut cantonnier pendant plus de trente ans, chargé de l'entretien des rues du Centre. Il était une "figure" de ce quartier toujours soucieux de prendre des nouvelles de la santé de son interlocuteur avec une très grande gentillesse.

LES AMIS DE SCEAUX

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE LOCALE FONDÉE EN 1924

EXTRAIT DES STATUTS

ARTICLE II

La Société Les Amis de Sceaux a pour objet de rechercher, de recueillir, d'inventorier tous documents, témoignages, souvenirs concernant la ville de Sceaux et sa région et de les mettre à la disposition du public.

La Société se propose d'organiser des conférences, promenades et visites, des expositions, des spectacles, etc ... Elle pourra publier les communications qui auront été faites aux assemblées, les travaux de ses membres, sous forme de bulletins, livres, enregistrements, reproductions, etc ...

ISSN / 0758 - 8151

Directrice de publication : Thérèse PILA

BULLETIN D'ADHESION AUX AMIS DE SCEAUX
Bibliothèque municipale, 7 rue Honoré de Balzac - 92330 SCEAUX

NOM : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Tél. : _____

Profession : _____

MEMBRE ACTIF : 100 F
140 F

MEMBRE BIENFAITEUR
A PARTIR DE 200 F

Facultatif :

- Souhaite participer aux recherches sur l'histoire locale	OUI	NON
- Peut communiquer des documents ou répondre à une interview	OUI	NON



NOTRE COUVERTURE

Dessin de Chapuy, lithographie par J. Arnout figurant sur le plan topographique de la ville de Sceaux dressé par A. Troufillot, géomètre, en 1863 .